



Un problème de taille...

Quel.le interlocuteurice?

A qui s'adresser? Pour pouvoir parler de ce genre de choses et espérer être comprise, il faut partager une réalité commune, et je me suis rendue compte au fil du temps, qu'une analyse du monde par le prisme du patriarcatisme ne suffit pas pour pouvoir en parler, il n'englobe pas toute la problématique. Souvent, j'ai eu envie de parler, d'expliquer, de tenter une approche plus théorique mais comment faire avec quelqu'un-e dont le corps correspond plus ou moins à ce que le monde tolère ou accepte ou, s'il n'a pas toujours été toléré, l'est à présent?

Comment aborder la question d'une différence et d'une altérité qui n'est ni connue, ni reconnue comme une oppression, qui est totalement invisibilisée ou occultée par le contrôle exercé sur le corps des femmes ?

C'est là que je me suis sentie le plus isolée, c'est là que j'ai eu envie de trouver des gens avec qui parler, avec qui partager tout ça. C'est alors que je me suis rendue compte que les filles qui m'entouraient étaient particulièrement normées et que ce partage de réalité manquait. Comment aborder cette attraction/répulsion envers tout ce qui tente une approche, une technique de drague foireuse, quand toutes celles qui vous entourent ont plus ou moins toujours eu une marge de choix ?

Je sais parfaitement que les filles qui m'entourent ne seront pas d'accord avec ça. Pas toutes en tous cas, mais c'est ainsi que je le perçois, c'est ainsi que je voudrais en parler, même si c'est effectivement simpliste.

Comment dans des sphères féministes on peut rater ou ne pas voir (quitte à faire semblant) cette détresse? Oui, je sais, j'ai essayé d'en parler et on m'a dit « bien sur, j'avais compris, mais je voulais que ça vienne de toi ». Alors, oui, protéger une personne en ne la forçant à parler de ce qui semble tant douloureux c'est gentil, mais c'est aussi une manière de se dérober. Rien n'empêche de montrer une disponibilité ou parfois de choper la balle au bond, rien n'empêche de faire en sorte que des personnes soient moins isolées en créant des moments de rencontre entre filles qui vivent des situations similaires et qui partageront donc cette fameuse réalité.

Rien m'empêche de mettre les pieds dans le plat et de faire comme cette fille que je connaissais à peine, de demander, "et toi, le sport? Tu gères comment?", j'ai été prise de court et je me suis défilée mais c'est celle à qui pour l'instant j'ai le plus parlé, et autant dire que je n'ai pas dit grand chose.

Voilà, tout ça pour dire que cette brochure n'a pas pour but de prouver que c'est possible de bien le vivre, peut-être aussi que c'est une manière de parler avec toustes ceux qui ont fait mine de ne rien voir, ou qui ont vu sans venir me chercher au fond de la caverne qu'est mon corps. Je ne leur en veux pas.

C'est mon histoire que je livre là, c'est toute nue que je me mets, ce n'est pas facile. C'est même très dur. Je suis passée par plein de stades avant d'avoir cette idée, j'ai voulu parler à quelques gens qui m'entouraient mais ce n'était pas possible de gérer quelque chose de collectif, et puis ce n'est jamais le bon moment, on recule pour mieux sauter mais au final on ne fait que reculer et on s'embourbe dans le marais d'à côté.

Alors j'ai voulu en parler à une seule personne, et j'ai écrit parce que je n'arrivais pas à parler. Et j'ai écrit essentiellement que je n'arrivais pas à parler, parce qu'on ne m'a jamais appris à le faire et que j'ai dû apprendre toute seule à surtout ne pas le faire, et surtout ne pas avoir l'air d'en avoir envie. Elle m'a répondu, mais pas à la hauteur de ce que j'espérais, même si c'était quand même classe, j'ai vite compris que je ne pourrais pas.

Alors, j'ai envoyé le même mail (pas très glamour la confession par mail... "confession" intéressant comme terme) à mon petit ami (on adopte un terme générique hein, je suis pas là pour raconter TOUTE ma vie), je me suis dit que peut-être il comprendrait parce qu'il me voit toute nue et qu'il m'aime *quand même*, parce qu'il me trouve jolie *malgré tout*, et que pour lui ce n'est pas toujours facile d'être dans son corps alors...

Mais j'ai été bloquée, je n'ai jamais pu dire un mot de plus, j'ai juste pleuré fort, longtemps, un soir. Alors je me suis dit qu'en fait il fallait d'abord que les choses soient claires pour moi et que je devais prendre le temps de poser tout ce que je pensais (pour le moment, parce que toute pensée n'est que temporaire), de théoriser pour moi, et de m'adresser à la fois à mes proches, aux proches d'autres personnes comme moi, à d'autres personnes comme moi et de cracher tout ça à la face du monde, au moins je serais obligée d'assumer la tempête.

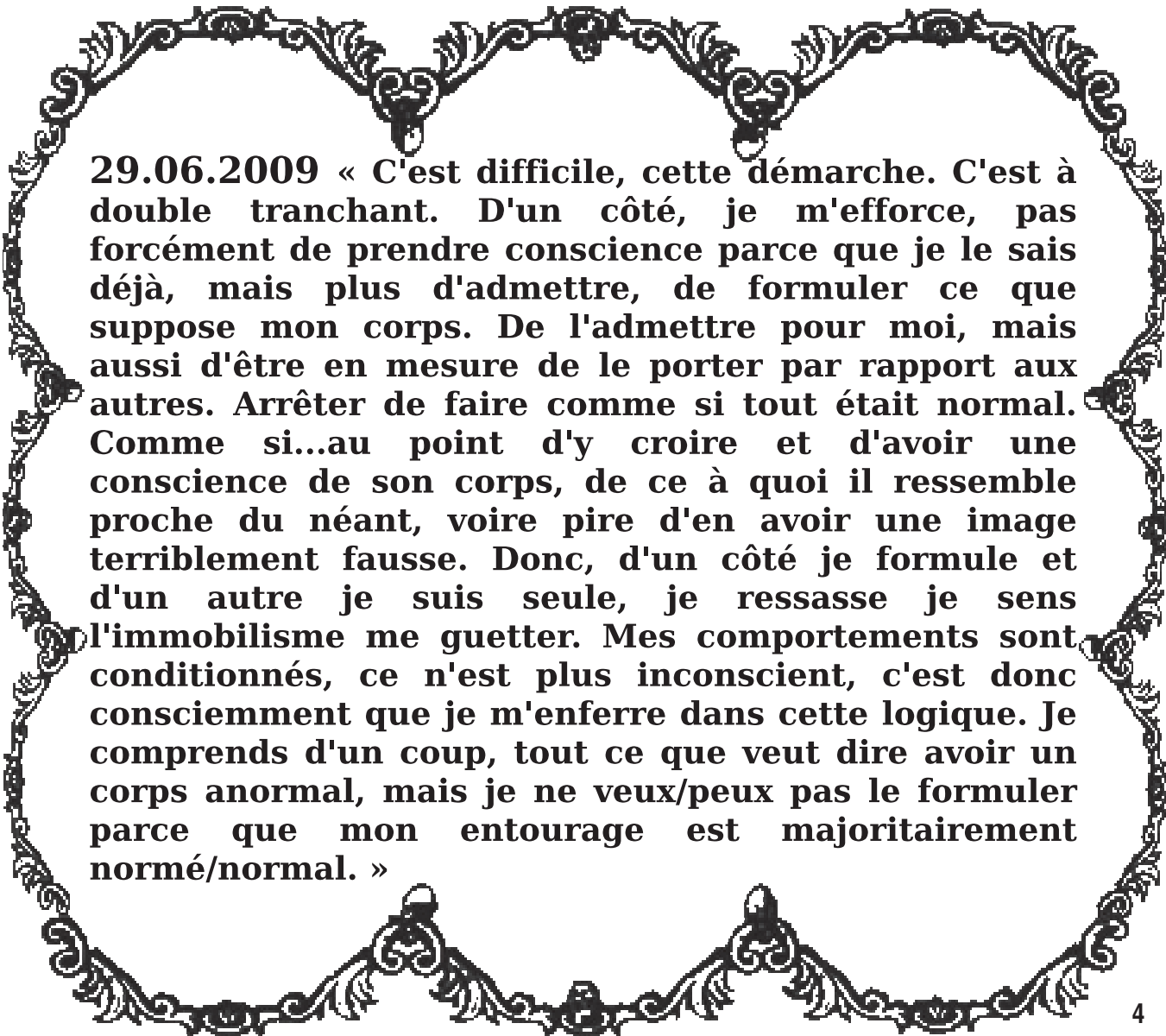
Au début, je pensais faire une brochure secrète et anonyme, qu'on ne puisse pas savoir que c'est moi, qu'elle fasse son chemin mais qu'on ne vienne pas me poser de question. Ensuite, je me suis dit que je voulais en parler avec mes proches ou au moins qu'ils sachent et qu'ensuite viendrait peut-être quelque chose de chouette, un partage de plus. En plus, je vais assumer, parce que je veux rencontrer des filles comme moi, ou pas comme moi, ou pas des filles. Mais je veux entamer des discussions et rencontrer des gen.tes autour de ces thématiques des différences physiques les trop petit.es, les trop grand.es, les trop gros.ses, les trop maigres (même si pour moi c'est peut-être un peu tôt), les moches, les pas top, les pas pareil.les, les trop ceci et les pas assez cela. Mais aussi et surtout des grosses (n'ayons plus peur des mots).

Alors voilà, c'est pour toustes ceux à qui j'ai voulu parler sans y arriver et pour toustes ceux avec qui je voudrais parler mais que je ne connais pas encore.

NOTA BENE

Je voudrais préciser que les textes, ou les bouts de textes qui se trouvent ici, sont parfois de moi, parfois non (et ce sera précisé) ; quand ils sont de moi, ils viennent de sources diverses, des trucs que j'ai écrit un soir de déprime du soir après une comédie romantique avec Hugh Grant comme vedette et où l'amour triomphe, des essais de théorisation, des tentatives de définition, des trucs écrits exprès pour l'occasion... Alors, il peut y avoir des redites, des chevauchements de styles un peu impromptus et des assemblages étranges. Mais bon, on fait ce qu'on peut...

A double tranchant



29.06.2009 « C'est difficile, cette démarche. C'est à double tranchant. D'un côté, je m'efforce, pas forcément de prendre conscience parce que je le sais déjà, mais plus d'admettre, de formuler ce que suppose mon corps. De l'admettre pour moi, mais aussi d'être en mesure de le porter par rapport aux autres. Arrêter de faire comme si tout était normal. Comme si...au point d'y croire et d'avoir une conscience de son corps, de ce à quoi il ressemble proche du néant, voire pire d'en avoir une image terriblement fausse. Donc, d'un côté je formule et d'un autre je suis seule, je ressasse je sens l'immobilisme me guetter. Mes comportements sont conditionnés, ce n'est plus inconscient, c'est donc consciemment que je m'enferme dans cette logique. Je comprends d'un coup, tout ce que veut dire avoir un corps anormal, mais je ne veux/peux pas le formuler parce que mon entourage est majoritairement normé/normal. »

Je prends conscience de tout ce que je me suis interdit, de tout ce que je n'ai pas osé faire, de ces regards, des Autres... et ça fait seulement que je plonge encore plus dans l'autocontrôle et immobilisme, mais conscient cette fois. La question n'est pas tant de questionner mes envies et de faire tout ce que je n'ai jamais osé faire, c'est plutôt de prendre conscience que je n'ai jamais osé avoir envie. Comment en sortir?

Être gros-se c'est quoi?

C'est quand même compliqué à définir, surtout pour les filles à qui on file des complexes très rapidement sur leur poids à coup de régime et de photos traficotées sur photoshop. Alors bon, j'y ai réfléchi ... Notamment parce qu'en lisant des textes des féministes grosses américaines et canadiennes je me suis rendue compte que leur poids étaient beaucoup plus haut que le mien. J'avais un peu l'impression d'être une petite rigolotte à côté d'elles. Seulement, je me suis tellement reconnue dans leurs écrits... J'en suis arrivée à la conclusion que être grosse c'est avant tout une subjectivité. Mais, j'ai connu des filles qui flottaient dans leur 36 qui se trouvaient trop grosses. Alors je dirais que la nuance se situe dans le fait de se trouver "trop" grosse, ou de se considérer comme grosse tout court (et donc trop grosse...). Mais il y a autre chose, les filles qui font un 42 se trouvent souvent "grosse-tout-court". Certes, par rapport à la société et au diktat du 36-38 et des mannequins faméliques, elles sont grosses, c'est en tout cas ce qu'on veut leur faire croire. Mais, je ne peux pas les considérer comme grosses, je ne peux pas me dire qu'on partage une réalité. Mais peut-être que les grosses féministes américaines penseraient la même chose de moi... Alors, l'état de grosseur tient à une subjectivité, mais pas seulement. Elle tient aussi à un regard porté sur vous, elle tient au stigmate de la différence qu'on porte ou non. La société dans laquelle nous vivons est faite de cases, de normes qui déterminent ce qui est normé, mais aussi ce qui est hors-norme. C'est la construction d'une différence, d'une altérité.

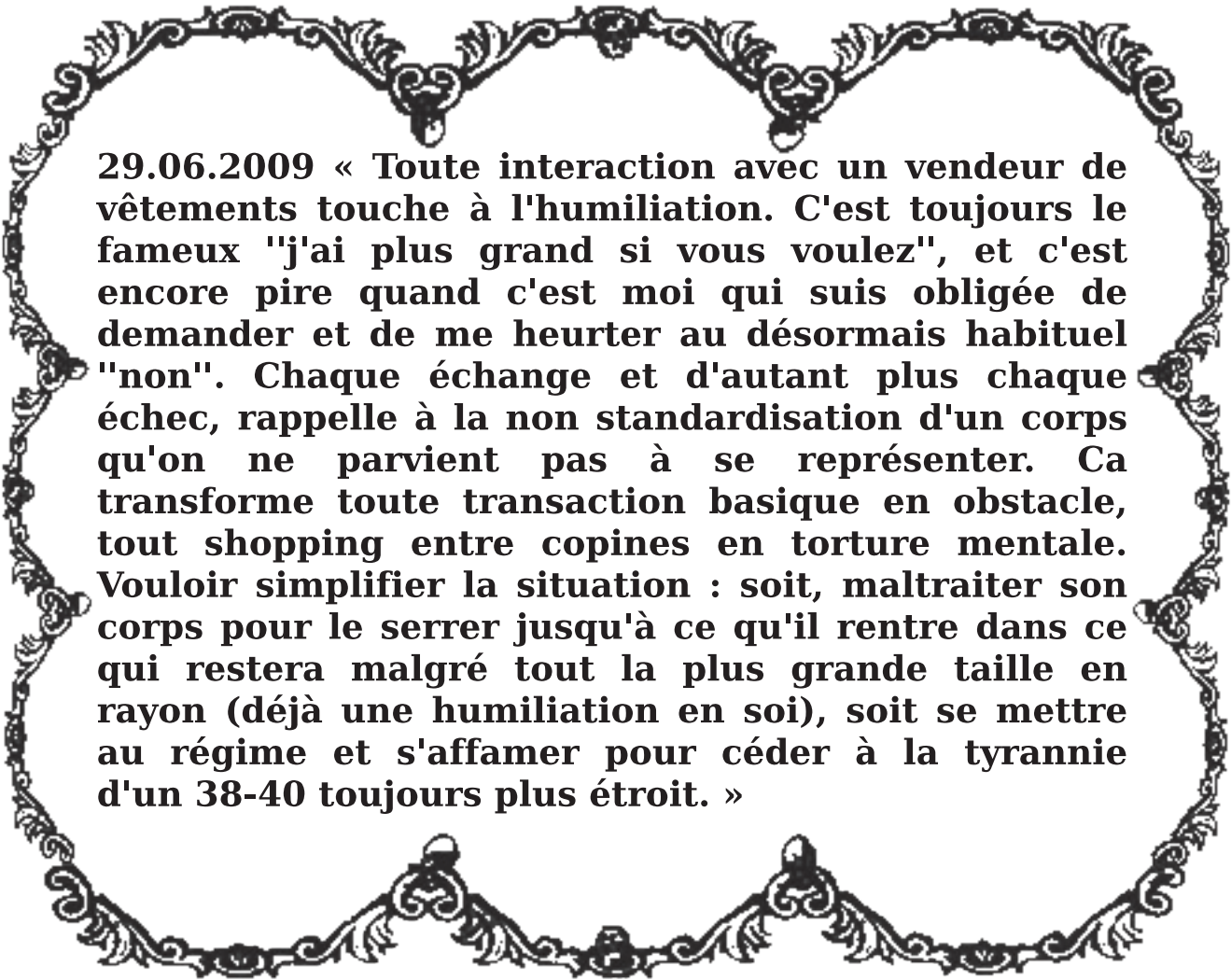


A partir de quand est-on l'Autre, le pas pareil? C'est très compliqué à dire. Je pourrais prendre comme exemple le relou de base dans la rue qui drague à gros sabot, mais toi, tu déclines plus ou moins sympathiquement l'offre, en rêvant de lui broyer les couilles ou de lui râper la face sur du crépis, ou juste en te disant "encore" parce que t'es de bonne humeur. Ce relou donc, quand tu déclines te balance un "de toute façon t'es moche" ou alors "de toute façon t'es trop grosse" ou même le subtil "grosse vache", et là, même si t'es dans une bonne journée, l'image de son museau râpé sur du crépis, t'effleure. Bref, c'est aussi une question de perception des autres.

Mais alors, la fille en 42 elle peut se faire traiter pareil... Oui, mais ... J'ai cogité à ça aussi, et je me suis dit, "il me faut une espèce de critère objectif, sinon je ne vais jamais m'en sortir". Le seul que je trouve qui serait à peu près valable c'est la difficulté à trouver des vêtements. Trouver un jean en 46 ou en 48 c'est la croix et la bannière, le trouver en une taille plus grande c'est mission impossible. Alors certes, Zara et Bershka arrêtent leurs tailles au 40 pour certains articles, mais c'est globalement plus facile de s'habiller fait un 42 qu'un 48... J'ai bien conscience que ce critère n'est pas exhaustif, et il n'a pas prétention de l'être seulement c'est la seule chose que j'ai trouvée pour me défaire du "complexe du bikini", la fameuse fille en 42 qui vient se plaindre parce qu'elle est "trop" grosse.

Désolée pour les filles en 42, c'est peut-être un peu cassant, je ne renie en rien vos complexes et leur validité, je sais ce que crée ce monde et le patriarcat qui y règne. Mais je pense malgré tout que le partage des réalités n'est pas le même quand on a 5 ou 10 kg en "trop" que quand, comme moi, on en a 30 voire plus. Je considère que ce n'est pas vraiment le même système qui opère, c'est entre autres ce que je vais tenter d'expliquer.





29.06.2009 « Toute interaction avec un vendeur de vêtements touche à l'humiliation. C'est toujours le fameux "j'ai plus grand si vous voulez", et c'est encore pire quand c'est moi qui suis obligée de demander et de me heurter au désormais habituel "non". Chaque échange et d'autant plus chaque échec, rappelle à la non standardisation d'un corps qu'on ne parvient pas à se représenter. Ça transforme toute transaction basique en obstacle, tout shopping entre copines en torture mentale. Vouloir simplifier la situation : soit, maltraiter son corps pour le serrer jusqu'à ce qu'il rentre dans ce qui restera malgré tout la plus grande taille en rayon (déjà une humiliation en soi), soit se mettre au régime et s'affamer pour céder à la tyrannie d'un 38-40 toujours plus étroit. »

Un gros et une grosse c'est pareil?

Je suis bien dans la panade parce que je suis féministe et je ne peux donc que dire: "Bah, non". Je considère que cette société est divisée en classes ou en catégories selon des grands schémas d'oppressions et de dominations. Je récuse le marxisme qui considère peu ou prou que toutes les formes de dominations sont issues de la domination économique et que l'émancipation des travailleurs sera la clé d'une émancipation de toutes. Alors oui, travailleurs de tous les pays unissez vous, et n'oubliez jamais qui lave vos chaussettes, qui fait votre bouffe, qui balaie vos rues, de la gueule de qui vous vous foutez dans vos blagues. Parmi les systèmes qui dominent le monde je noterai, le capitalisme, le patriarcat, l'hétérosexisme, le racisme, le validisme, les uns s'imbriquant dans les autres. Et les grands gagnants sont: les hommes blancs hétérosexuels de classe moyenne valides ! Si on ne fait pas partie de ces grand gagnants qui sont dominants partout, on

peut être à la fois dominant.e et/ou dominé.e. C'est là que Marx doit passer sa route... C'est à travers cette grille de lecture que je vois, que je commente et que j'analyse le monde, ce monde.

Je ne peux donc pas me considérer un gros et une grosse de la même manière. Le patriarcat est passé par là et a imposé ses lois, ses rôles sociaux et ses normes. Le rapport au corps n'est pas le même si on est homme ou femme, assigné.e au genre masculin ou féminin. Il est normalisé différemment parce que les attentes sociales ne sont pas les mêmes. Je veux dire par là que le corps des femmes est nettement plus considéré et évalué que celui des hommes, il n'est pas traité de la même manière. Les régimes s'adressent aux femmes, les corsets s'adressaient aux femmes, les talons avec lesquels on ne peut pas marcher (mais qui élancent la silhouette comme le dit ma grand mère) s'adressent aux femmes, les jupes avec lesquelles s'asseoir dans l'herbe est une contorsion complexe s'adressent aux femmes, les collants gainants, les crèmes minceur, les compléments alimentaires s'adressent aux femmes. Bref, le corps des femmes est constamment sollicité selon une norme de beauté éternellement variable, montrer ses jambes ou non, les chevilles, les genoux, arborer un décolleté ou non, avoir des gros seins ou non, être maquillée nude ou flashy, plutôt les yeux, plutôt la bouche, un peu les deux, être plus ou moins bronzée, plus ou moins 34-36 ou 36-38... Les corps des femmes sont vus comme des objets à décorer, un peu comme un gigantesque sapin de Noël, et à modeler, un peu comme... je ne sais pas mais je ne veux pas casser le rythme.

Ce corps est sans cesse entravé, ses possibilités d'action sont réduites à néant par la mode et par l'éducation. Ne fais pas ceci tu es trop fragile. Ne fais pas ça, c'est pas pour les filles... Sous peine de sanction (explicite ou non) et de stigmatisation.

Le patriarcat est passé par là et les femmes sont encore considérées comme superficiellement belles OU intelligentes. Elles n'ont encore que leur corps comme moyen de valorisation et de validation sociale, elles ont encore cette nécessité d'être "belles" ou du moins normées, baisables (donc reconnues valables par un homme) pour exister.

On en exige nettement moins des hommes sur ce plan là, même si peu à peu l'industrie de la beauté, de la torture et du régime a compris que les hommes représentent aussi un marché.

Alors, je dirais que c'est pas pareil, parce que ça ne peut pas l'être. En revanche...

...La grosseur? Une oppression? Tentative de théorisation

Peut-on considérer qu'il existe une oppression de la grosseur? Et par conséquent peut-on considérer les gros-ses comme appartenant à une classe sociale? Par ces questions je veux aborder la problématique des normes physiques dans la catégorisation des personnes dans la société dans laquelle nous vivons.



Je considère que les systèmes d'oppression sont la résultante d'une catégorisation de la société en classes. Classes qui sont déterminées et déterminantes de rôles sociaux assignés à des individu-es en fonction d'une de leurs caractéristiques. Dans ces rôles sociaux sont compris des mécanismes de domination déterminés au vu d'une norme, tout ce qui n'est pas cette norme ou un des aspects de cette norme est constitutif d'une altérité et donc dépend d'un classement systémique et hiérarchisé.

On peut parler également de catégorie de personne ou de classe sociale. Le terme de "classe" peut à la fois englober et dépasser ses acceptions marxistes.

Le statut économique n'est qu'une composante de la conceptualisation d'une altérité complexe à partir d'une norme tout aussi complexe.

Je prendrais donc en compte le sexisme, l'homophobie, la transphobie, le racisme, le validisme, comme étant des facteurs créateurs de cette altérité et donc de systèmes de catégorisation et de domination.

Voilà qui complexifie nettement la conception marxiste, qui divisait le monde en deux catégories claires selon un seul facteur déterminant. Cette conception de l'altérité et de la domination pose d'autres conditions d'études : on peut être à la fois dominé.e et dominant.e. Christine Delphy l'explique notamment dans un texte qui parle des oppressions des non-Blancs, des femmes et des homosexuels :



« Ce qui est commun à ces trois oppressions, c'est que chacune divise l'ensemble de la société, l'ensemble de la population, en deux catégories, en deux camps. Mais chacune crée sa propre ligne de partage et divise la même population de départ [...] de façon différente. Les principes de division étant différents, les groupes dominés et dominants constitués par un principe ne sont pas les mêmes que ceux constitués par un autre. Mais parce qu'il s'agit toujours de la même population de départ, et que chaque division est exhaustive, chaque groupe dominant et chaque groupe dominé par un principe, est à nouveau disséqué par le deuxième, puis par le troisième principe de division. [...] Ainsi on peut être dans le groupe dominé d'une division, dans le groupe dominant d'une autre et à nouveau dans le groupe dominé d'une troisième, comme on peut être dominé dans les trois divisions ou dominant dans les trois. »

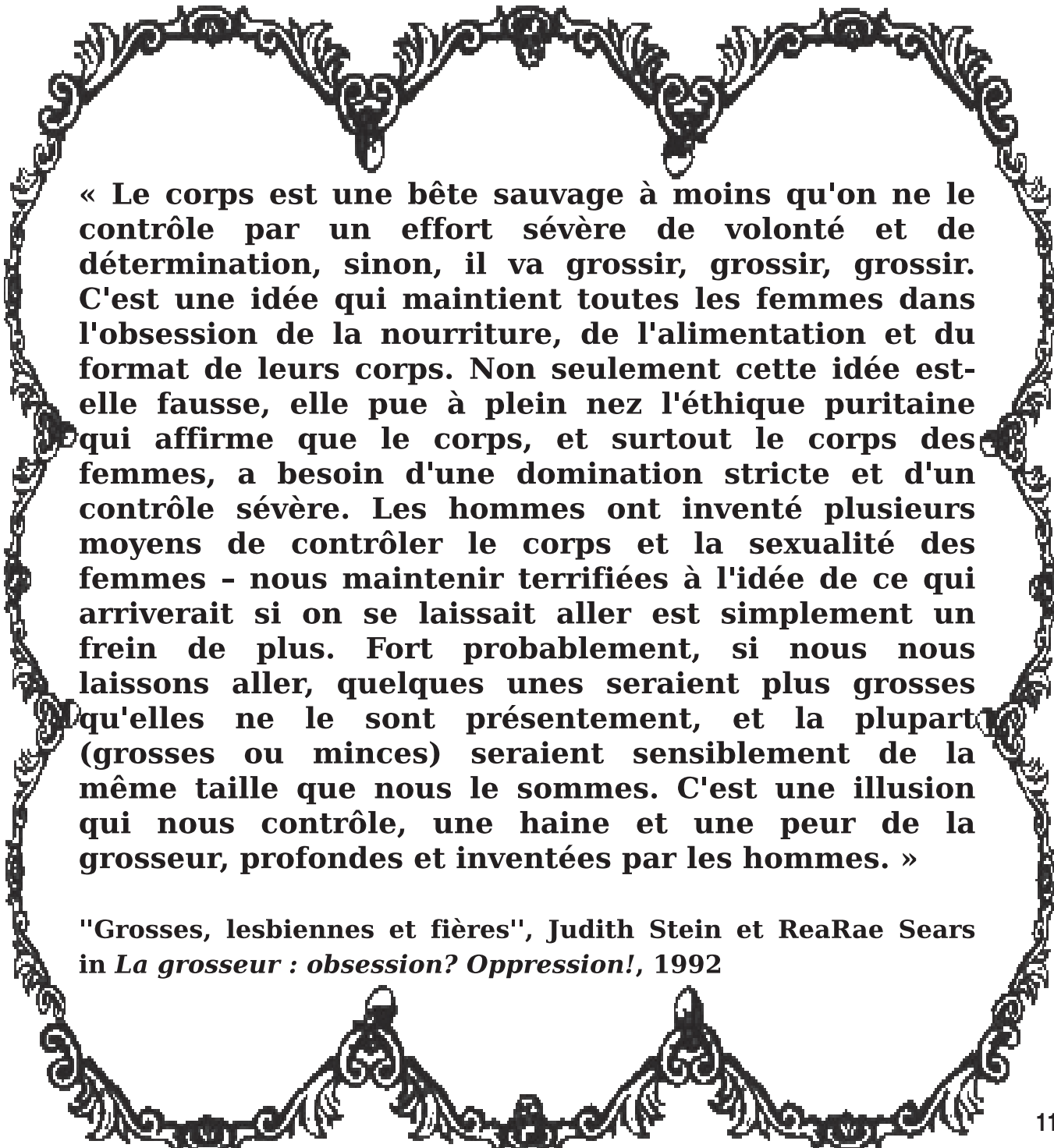
Christine DELPHY, "les Uns derrière les Autres" in *Classer, dominer, Qui sont "les autres"?*, La fabrique éditions, 2008, p.8

Norme physique, genre et patriarcat

Dans ce texte je ne veux absolument pas apporter de réponse catégorique, ni énoncer des évidences. C'est l'objet d'une réflexion et d'expériences personnelles, tout peut-être discuté et retravaillé sous un autre jour. Le but est de lancer des pistes de réflexions sur un sujet trop peu abordé, et rarement questionné dans son autonomie. En effet, les questions de la norme physique sont souvent abordées en lien avec celles que posent le patriarcat et la contrainte exercée perpétuellement sur le corps des femmes.

Je ne veux en aucun cas nier ces thématiques bien au contraire, mais seulement les approfondir et tenter de les voir sous un autre jour.

Les femmes doivent rester préoccupées de leurs corps, le même corps qui aura également comme mission de faire des enfants, un corps de femme donc, beau, désirable, normé à disposition et contraint, ou un corps de mère, épanoui mais tout aussi normé à disposition et contraint. La contrainte sur le corps des femmes n'est pas nouvelle, on se rappelle du corset, des robes immenses, des chaussures à talons, des ongles longs... Elles acquièrent par là-même une discipline et une capacité de soumission à des critères sur lesquels elles n'ont aucune prise.



« Le corps est une bête sauvage à moins qu'on ne le contrôle par un effort sévère de volonté et de détermination, sinon, il va grossir, grossir, grossir. C'est une idée qui maintient toutes les femmes dans l'obsession de la nourriture, de l'alimentation et du format de leurs corps. Non seulement cette idée est-elle fautive, elle pue à plein nez l'éthique puritaine qui affirme que le corps, et surtout le corps des femmes, a besoin d'une domination stricte et d'un contrôle sévère. Les hommes ont inventé plusieurs moyens de contrôler le corps et la sexualité des femmes - nous maintenir terrifiées à l'idée de ce qui arriverait si on se laissait aller est simplement un frein de plus. Fort probablement, si nous nous laissons aller, quelques unes seraient plus grosses qu'elles ne le sont présentement, et la plupart (grosses ou minces) seraient sensiblement de la même taille que nous le sommes. C'est une illusion qui nous contrôle, une haine et une peur de la grosseur, profondes et inventées par les hommes. »

"Grosses, lesbiennes et fières", Judith Stein et ReaRae Sears
in *La grosseur : obsession? Oppression!*, 1992

Même s'il est clair que je refuse d'oublier la grille d'analyse patriarcale, il semble important de considérer la norme physique au-delà d'une acception genrée.

Les corps se réfèrent donc à une norme, cette norme est éminemment culturelle (lieu, époque, classe sociale), elle est mouvante. Si on correspond à cette norme on obtient un certain nombre de privilèges sociaux : valeur, reconnaissance, crédibilité et dans un monde où tout n'est que regard des autres et concurrence, c'est non négligeable. C'est l'acquisition de ces privilèges qui rapproche le rapport à la norme physique des rapports d'oppression généralement reconnus ou admissibles.

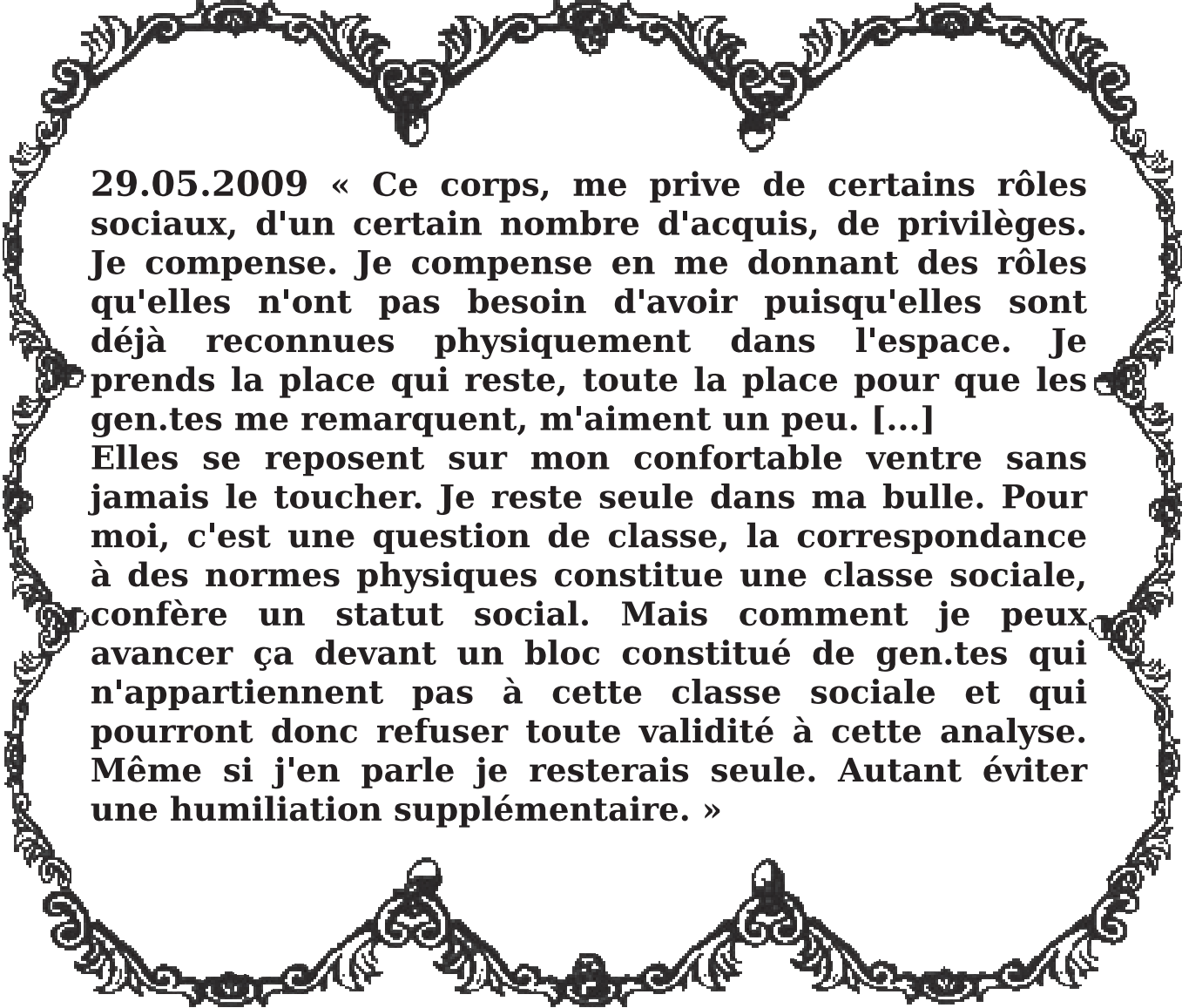
On déroge à la norme à partir du moment où l'on excède ce qu'elle suppose de nuances, dès lors on constitue une altérité, on est Autre, on est trop ou pas assez, on a trop ou pas assez de quelque chose. Alors, on n'a pas la même valeur sociale ni les mêmes privilèges que ceux qui y correspondent.

Mais la grosseur se démarque de la plupart de ces éléments notables, de ce qui est alors constitutif d'une différence physique. La plupart des altérités ainsi constituées, être trop petit.e, trop grand.e, avoir un nez trop grand, être poilu.e ou non, sont considérés comme des facteurs innés; comme des éléments inhérents à une personne attribués par des facteurs génétiques ou par une bizarrerie de la Nature.

Pour les gros-ses c'est différent, on suppose qu'une apparence est la résultante d'une volonté (ou d'un manque de bonne volonté à rester mince). Alors, cette altérité devient un stigmaté infamant et un facteur d'amenuisement d'une reconnaissance sociale. On devient une personne qui n'est pas apte à se contrôler.

Si, bien entendu, les rapports au corps et la tolérance de la grosseur sont différents entre hommes et femmes, je veux mettre en avant la question de la grosseur en elle-même. Une oppression étant une domination créée par un système (par exemple le patriarcat, le racisme, le capitalisme) duquel les dominants tirent des privilèges, il faut bien se poser la question de la grosseur. Car aussi indissociable que cette thématique soit du patriarcat, elle reste un stigmaté qui catégorise un.e individu.e comme valant moins qu'un.e autre, qu'ille soit homme ou femme.

Je ne sais encore pas si je conserverai cette position, je sais seulement que je veux soulever la question. Le terme d'oppression n'est peut-être pas le meilleur, mais je vois un intérêt à l'utiliser avant, peut-être, d'en choisir un autre.



29.05.2009 « Ce corps, me prive de certains rôles sociaux, d'un certain nombre d'acquis, de privilèges. Je compense. Je compense en me donnant des rôles qu'elles n'ont pas besoin d'avoir puisqu'elles sont déjà reconnues physiquement dans l'espace. Je prends la place qui reste, toute la place pour que les gen.tes me remarquent, m'aiment un peu. [...]

Elles se reposent sur mon confortable ventre sans jamais le toucher. Je reste seule dans ma bulle. Pour moi, c'est une question de classe, la correspondance à des normes physiques constitue une classe sociale, confère un statut social. Mais comment je peux avancer ça devant un bloc constitué de gen.tes qui n'appartiennent pas à cette classe sociale et qui pourront donc refuser toute validité à cette analyse. Même si j'en parle je resterais seule. Autant éviter une humiliation supplémentaire. »

« L'oppression de la grosseur est la haine, la dérision et la discrimination systématiques que la société manifeste envers les personnes grosses. Elle est fondée sur la croyance que les personnes grosses ne sont pas aussi bonnes que les personnes minces et que les personnes grosses restent grosses parce qu'elles sont lâches, manquent de volonté ou sont stupides. »

Judith Stein, "Oppression et libération de la grosseur : quelques notions de base" in *La grosseur: obsession?*

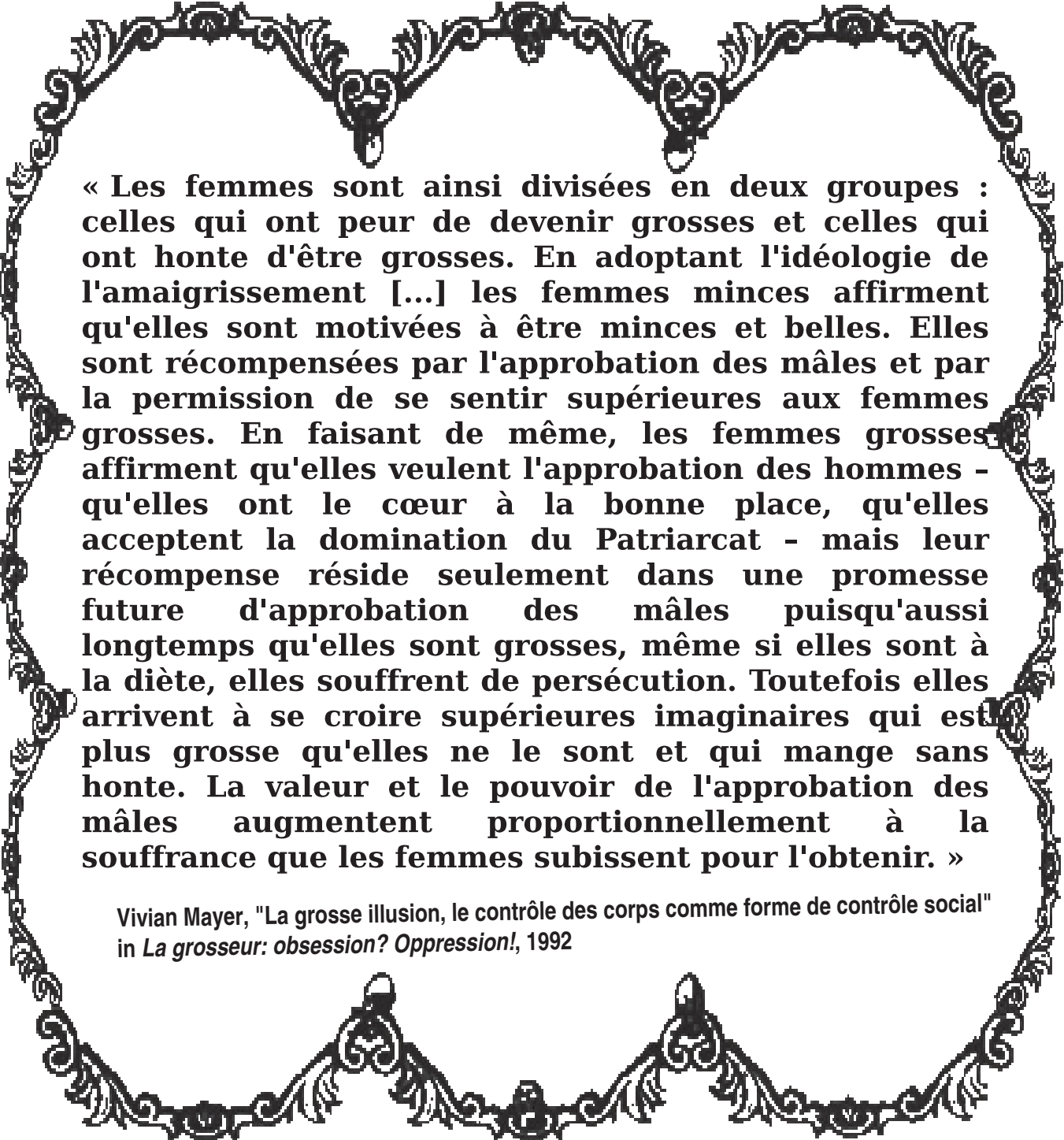
« Le lookism est la standardisation d'un aspect physique (image corporelle) et la discrimination exercée contre celles qui ne rencontrent ou ne se conforment pas à l'image prescrite. Les sociétés fixent des limites acceptables assez larges car il est important de créer l'illusion que les individus choisissent leur propre esthétisme, c'est-à-dire qu'ils choisissent la façon dont ils vont se martyriser. »

Gudrun Fonfa, "Lookism as Social Control" (L'esthétique comme forme de contrôle social), in *Lesbian Tide*, janvier

« "Si tu veux vraiment quelque chose, tu peux l'avoir - cela ne dépend que de toi." Combien de fois entendons-nous ce cliché à double tranchant ! D'une part ce cliché exhorte les gens à ne pas s'abandonner au désespoir. D'autre part c'est l'argument par excellence du statu quo, sous entendant que les "nantis" méritent leurs privilèges et que les "dépourvus" sont "dépourvus" parce qu'ils ne sont pas suffisamment motivés pour faire ce qu'il faut pour obtenir ce privilège. Par cette ruse, les politiques sont déguisés en psychologie personnelle et les victimes en portent le blâme. »

"La grosse illusion", in *Grosseur: obsession? Oppression!*
Vivian Mayer,

Cette oppression concerne majoritairement les femmes, le patriarcat étant lui-même un système de contrôle des corps, il est largement renforcé par l'obsession de la minceur et l'oppression de la grosseur. Mais une des spécificités de cette oppression est que quand elle touche les personnes également victimes du patriarcat, (les femmes ou les personnes étant assimilées au genre féminin) est qu'elle crée une concurrence féroce, elle divise et hiérarchise les femmes entre elles.



« Les femmes sont ainsi divisées en deux groupes : celles qui ont peur de devenir grosses et celles qui ont honte d'être grosses. En adoptant l'idéologie de l'amaigrissement [...] les femmes minces affirment qu'elles sont motivées à être minces et belles. Elles sont récompensées par l'approbation des mâles et par la permission de se sentir supérieures aux femmes grosses. En faisant de même, les femmes grosses affirment qu'elles veulent l'approbation des hommes - qu'elles ont le cœur à la bonne place, qu'elles acceptent la domination du Patriarcat - mais leur récompense réside seulement dans une promesse future d'approbation des mâles puisqu'aussi longtemps qu'elles sont grosses, même si elles sont à la diète, elles souffrent de persécution. Toutefois elles arrivent à se croire supérieures imaginaires qui est plus grosse qu'elles ne le sont et qui mange sans honte. La valeur et le pouvoir de l'approbation des mâles augmentent proportionnellement à la souffrance que les femmes subissent pour l'obtenir. »

Vivian Mayer, "La grosse illusion, le contrôle des corps comme forme de contrôle social"
in *La grosseur: obsession? Oppression!*, 1992

La séduction

Depuis toute petite, on me dit que je pourrais être jolie, si je faisais un petit effort. Et ce petit effort voulait dire manger moins, moins de viande, moins de bonbons, moins de gâteaux, moins de pâtes, moins de sauce, moins de riz, moins de céréales en général, moins de fromage, moins en dehors des trois sacro saints repas, moins de glaces, même à l'eau, moins de sucre, moins de gras, moins de beurre sur mes tartines et moins de confiture aussi. Si je voulais être jolie, c'était crudités, légumes bouillis et autres ignominies alimentaires. Le souci c'est que je ne comprenais pas pourquoi je devais manger moins que les autres, moins que mes copines très jolies qui avaient des Twix au goûter à la récré et pas une triste demi pomme. Pourquoi je devais manger toujours moins, au point que je doivent manger moins de lentilles, moins de pommes de terre, moins de pain, moins d'avocats, moins de cerises... Le tri se faisait même au sein des fruits et légumes.

Première visite chez le nutritionniste j'étais en CM2.

La catastrophe était que les rondeurs, les bourelets, la graisse, peu importe, celles que j'ai toujours eu, sont considérées comme une tare. Alors, vu qu'elles ne disparaissaient pas d'elles mêmes en grandissant et qu'elles étaient encore là à la puberté (le CM2) et que suite à cette puberté j'allais grossir un peu, il fallait vite les faire disparaître. Mais elles ne savaient pas que tout avait commencé avant le CM2, bien avant, deuxième année de maternelle, les "oh la grosse" se sont arrêtés quand est arrivée en cours d'année une petite fille "moche" aux fringues ringardes, (les enfants sont cruels), j'ai béni cette fille d'être passée par là et j'ai été aussi méchante que les autres avec elle, grapiller un peu de pouvoir là où on peut en avoir. C'était déjà le début des amoureux à sens unique et des "non" dédaigneux. Mais c'était trop tôt pour les "je préfère qu'on reste amis" qui ne sont venus que quelques années plus tard. La dernière blague qu'on m'a faite (directement j'entends) sur mon poids, c'était en première, les connards restent cruels. Là, je parle des blagues pas des insultes, la dernière insulte c'était hier et avant ça, la semaine dernière.

Mais je me suis construite avec ce poids, avec cette tare, et j'ai compris extrêmement jeune que pour exister il fallait séduire, que pour séduire il fallait plaire et que pour plaire il fallait ne pas être moi. J'ai su trouver le bon filon, il ne suffit pas d'être un top pour alpaguer les garçons, il faut embrasser, coucher, sucer, avant les autres. Alors, bon, bah, si c'est le seul moyen de prouver au monde que je suis "normale" et "normée"... Allons y... première pelle 10 ans, première pipe 14 ans, premier coït 14 ans et demi... Chapeau bas. Je voulais éviter à tout prix d'être la dernière à faire tout ça, et à le faire par dépit. Alors par dépit, je l'ai fait la première, ça m'a assuré une existence sociale pour quelques temps. J'ai enrobé en disant que j'aimais ça et que je faisais ce que je voulais d'abord ! Au lieu d'avoir la réputation de celle sur le banc de touche, la réputation de salope. Mais bon... à choisir. Rapidement, quand ils ont compris que je ne couchais pas avec tous (parce que j'attendais le bon... j'ai été élevée au Disney quand même), le désintérêt, et puis les autres filles m'ont vite piqué le marché.

Mais je n'étais jamais arborée fièrement comme n'importe quelle fille-mascotte-conquête qu'arborent les garçons à cet âge-là. J'étais plutôt celle de pendant les vacances, celle du vite fait, celle qui poireaute en attendant le de-temps-en-temps... Bref, pas assumée quoi. Mais ce n'était pas grave, je cherchais à me convaincre à tout prix que je n'étais pas celle dont on ne voulait pas. En fait, j'étais régulièrement éconduite par ceux que je voulais "vraiment", mais je me rattrapais vite en cédant à n'importe quel abruti venu.

Le problème c'est que quand on est une fille, d'autant plus une adolescente tout passe par des enjeux de séduction sinon on n'existe pas et j'ai grandi dans l'attente perpétuelle de tels signes pour être sûre de ne pas les rater. Alors depuis, j'interprète démesurément chaque preuve d'attention, et je me suis vautrée régulièrement. Chaque contact physique est pesé, soupesé, interprété et surinterprété, parce que pour arriver à me toucher il faut forcément en vouloir (je suppose que mon inconscient formule un truc du genre). Je n'ai donc jamais su dire non. Parce que notamment je n'ai jamais vraiment eu le choix. Le marché amoureux étant ce qu'il est, je ne savais pas si l'occasion se représenterait de si tôt de prouver ma validité, et d'avoir moi aussi un truc à raconter aux copines.

J'ai oublié consciemment ce que voulait dire être seule plutôt que mal accompagnée. A l'époque, cela signifiait réagir en râlant et en rougissant à la drague gros sabots et porcs dans la rue, et dès qu'on est hors de vue, sourire en douce parce qu'on a plu, parce qu'enfin on se fait traiter comme de la merde, mais comme les autres.

Parlons-en de la drague gros sabots, cette sensation n'a jamais vraiment disparu, cette espèce de satisfaction malsaine à se faire accoster dans la rue, un sentiment ambivalent de dégoût et de valorisation de soi. Difficile à assumer, mais je me dis que je ne dois pas être la seule. Bref, les parades de séductions sont un calvaire, j'ai remarqué depuis quelques temps que ces rapports sont vraiment partout, même dans les milieux les plus déconstruits pouèt-pouèt... Les mecs qui font la roue comme des paons, les filles qui gloussent comme des pintades... Le tout reproduisant à l'infini les mécanismes de domination patriarcale. C'est triste et c'est pathétique. Seulement, c'est encore une fois toujours les mêmes qu'on ne voit pas. Alors, il faut dire que ce corps a d'un côté été utile pour éviter de vivre des trucs crades. Au final, je n'ai pas couché avec autant de garçons que la légende le dit, j'ai subit nettement moins d'accostages dans la rue que mes copines "normales", ça m'a évité les plans d'un soir foireux où ton clitoris est confondu avec le joystick d'une manette de playstation et d'être incluse dans les parades amoureuses glauques auxquelles j'ai pu assister. Mais ça m'a valu nettement plus d'insultes et d'humiliations.

Il n'y a rien de plus genré que les rapports de séduction et la soit disant libération sexuelle n'est qu'une application du capitalisme à nos corps et une normalisation à l'extrême de nos sexualités, sensualités. Alors, que les choses soient claires je n'ai aucunement envie de participer à ces moments (mais ai-je le choix?). Je constate tout de même que c'est toujours les mêmes qui y sont incluses et les mêmes qu'on ne remarque même pas.

Alors, je voudrais dire à tous les winners de la norme physique que c'est peut-être le moment de se poser des questions sur nos désirs, sur nos attirances et de se demander par quoi elles sont créées. Eh, non, c'est pas inné ça non plus. D'ailleurs, la séduction ne s'exerce pas seulement dans une visée sexuelle, c'est aussi une affaire d'amitié. J'ai remarqué (mais je suis peut-être dans un délire de persécution) que même entre copines, entre ami-es, les rapports physiques étaient nettement plus limités avec moi et avec des gen.tes qui ne sont pas normé.es qu'avec d'autres. Alors chaque personne a un rapport à son corps et à chaque autre personne particulier, et je pense que c'est écrit sur mon front que je n'ai pas l'habitude qu'on me touche et que je déteste que des gen.tes que je n'apprécie pas me touchent. Mais, j'ai quand même remarqué que dans mes relations amicales (ou que sais-je, ces relations qui ne comprennent pas de sexualité), je touche plus les gens qu'ils ne me touchent. Les gens se laissent faire. C'est troublant. Que ceux qui se sentent visés cogitent un peu.

-Sexe.

-Quoi?!

-SEXE!

-Corps.

-Quoi?!

-CORPS!

J'ai une perception de moi qui est fausse, complètement fausse, je ne sais pas envisager mon envergure. Je me cogne régulièrement, l'évalue mal les distances dont j'ai besoin pour me déplacer et surtout je n'ai aucune image de mon corps, aucune perception de moi-même. Je sais que je suis toujours étonnée de me voir en photo, d'ailleurs, j'ai assez vite arrêté les photos. Je me semble toujours plus grosse dessus. Je ne sais pas évaluer à l'œil si un vêtement m'irait ou non, souvent je me trompe en prenant des trop petits. Dans mes rêves mon corps ne peut pas être le mien. J'ai tellement refusé pendant des années, de connaître mon poids, mon corps, de me voir nue, que je ne sais rien de moi.

S'avouer grosse c'était déjà avoir un corps, en parler ç'aurait été laisser aux autres la possibilité de s'en rendre compte. Je me dis aujourd'hui que pendant toutes ces années j'ai préféré penser que ça n'existait pas au point de ne plus y penser du tout, pour que ça n'existe pas pour les autres. Ne pas admettre ce que j'étais me permettait à la fois de ne pas avoir à m'y confronter et si ça n'existait pas pour moi, ça n'existait pas non plus pour les autres.

J'ai complètement verrouillé les possibilités d'en parler et ça a fini par se retourner contre moi, je me suis pris le refoulement en pleine face. Mais avec le refoulement j'ai pris la non conscience ou la censure que j'appliquais à ce corps qui n'était pas le mien, et qui ne l'est toujours pas. Je me suis rendue compte de tout ce que je ne faisais pas parce que ça me mettait trop ma couverture en danger, parce que les gens auraient pu se rendre compte que je suis grosse et peut-être même que je ne le vivais pas bien. Ce qu'on s'empêche de faire est partout, s'asseoir de telle manière, courir pour attraper un métro, passer par dessus une barrière, parce que si je me casse la gueule c'est forcément parce que je suis grosse. Je n'ai pas dansé pendant des années et ce, même toute seule chez

Tout à l'heure je parlais de cette histoire de séduction mais même si le but est de plaire, je ne considère pas mon corps comme sexué. Pendant extrêmement longtemps j'ai subi les rapports sexuels tout en disant que tout allait bien parce que sinon il fallait parler de ce corps. Ce que je voulais pour ce corps et pour moi dedans était une reconnaissance sociale, pas du plaisir (c'était un éventuel bonus). Aujourd'hui, ça va mieux, mais ça a pris du temps et ça a demandé énormément d'attention à mon amoureux et je ne parle toujours pas. Seulement, en dehors de cette sphère là, je ne m'imagine absolument pas faisant l'amour avec quelqu'un.e d'autre. Et ce n'est pas une question d'exclusivité passionnelle ou d'hétérosexualité acharnée. Je peux me représenter au détour d'une envie ou d'un moment choupi, en train de câliner ou d'embrasser quelqu'un.e d'autre, mais dépasser ce rapport "chaste", il en est hors de question, je ne me le représente pas en tout cas. Puisque mon corps n'existe pas, pourquoi irait-il au delà de mes mains et de ma tête, ma bouche...

Aller "au-delà", no way.

Et puis ça voudrait dire à chaque fois refaire face aux mêmes angoisses, aux même blocages.... Encore. Ou subir... encore. Après ce garçon-là, j'arrête.

Malade, je suis malade

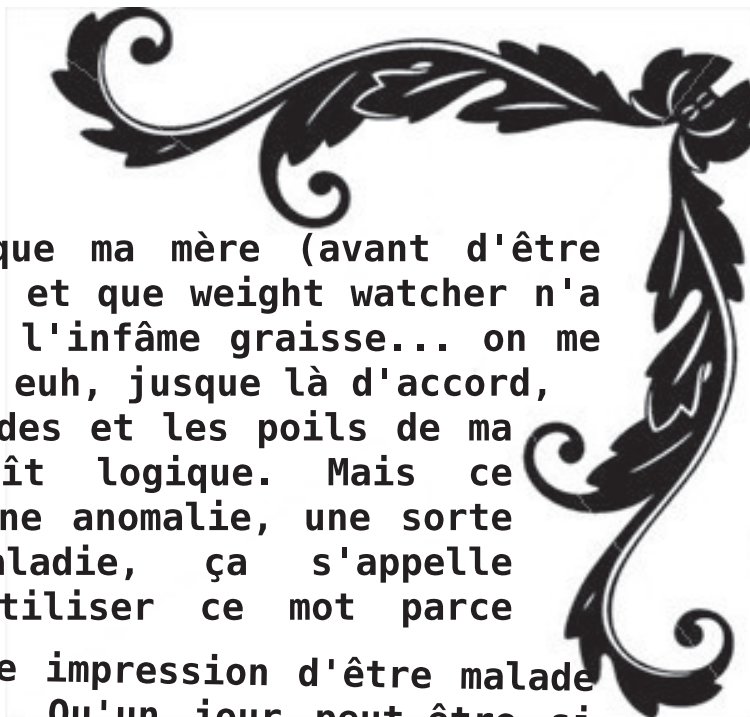
Je tiens à remercier Madame Pierrette Besançon ici, nutritionniste de son état, vers qui mon médecin, un connard bienveillant désormais à la retraite, m'a tournée.

Cette douce Pierrette, m'a recommandé de noter tout ce que je mangeais, pour que je puisse "prendre conscience", a recommandé à ma mère de me faire rentrer à la maison à midi plutôt que d'aller à la cantine, pas pour la joie d'un repas en famille, mais pour le plaisir de manger de la viande bouillie. J'étais en CM2...

Mais tout à commencé, encore une fois, bien avant le CM2. Je me rappelle vaguement les remontrances des médecins, pour culpabiliser mes parents au sujet de mon alimentation. J'ai subi les inquisitions et les insinuations des médecins pendant des années à partir de si jeune que j'ai refusé les régimes qu'ils tentaient de m'imposer jeune, je devais avoir 14 ans. Bye, bye, Pierrette.

Ma grand mère m'a trainée à ses réunions weight watcher (les surveilleurs de poids) les mercredi après midi alors que j'aurais pu regarder "renard, chenapan" sur M6 kid. J'ai été persécutée et insultée par un prof de sport tyrannique en primaire au point de ne juste plus jamais vouloir en faire.

Mais les questions perdurent, je tombe d'un trottoir et je me fais une entorse à la cheville c'est à cause de mon poids, mes articulations lâchent. Évidemment. Quand je vais chez un médecin il me demande systématiquement, si j'ai toujours été comme "ça". La dernière pierre à l'édifice, une part de mon "surpoids" pourrait être lié à un dérèglement hormonal pour lequel illes me proposent un traitement qui pourrait réguler tout ça. Grosso modo, me faire maigrir, mais qui n'aura peut-être aucun autre effet, notamment sur les conséquences vraiment gênantes (sautes d'humeurs, insomnie, dépression...). Les regards réprobateurs sont partout très particulièrement dans le corps médical. Aujourd'hui ce sont les experts qui façonnent le monde, ses normes et donc le regard des Autres. Du coup, si je suis comme je suis c'est parce que je suis mal dans ma peau et que je compense par la nourriture de manière compulsive, ou alors que je n'ai aucune volonté et que je ne me contrôle pas.



Quand on se rend compte que ma mère (avant d'être anorexique) était comme moi et que weight watcher n'a pas sauvé ma grand-mère de l'infâme graisse... on me parle de facteur génétique, euh, jusque là d'accord, j'ai aussi les cheveux raides et les poils de ma maman alors ça me paraît logique. Mais ce facteur génétique serait une anomalie, une sorte de défaillance, une maladie, ça s'appelle l'obésité. Je refuse d'utiliser ce mot parce J'ai donc toujours eu cette impression d'être malade et donc de pouvoir guérir. Qu'un jour peut-être si je faisais suffisamment d'efforts, tout irait mieux.

Au final, à écouter les médecins, je devais me surveiller, je contrôler, et tout était affaire de volonté, comme si j'arrêtais de fumer. Mais on me demandait d'avoir la volonté de ne plus manger. C'est tout de suite compliqué. Il aurait fallu que je me prive en permanence. Maintenant quand je dis à un médecin que je refuse de faire un régime, que je mange très bien, et que je suis parfaitement au courant des équilibres nutritionnels que je respecte ni mieux ni moins bien que lae quidam moyen.ne (et que je mange moins que ma copine en 38), j'ai droit aux gros yeux, comme une gamine qui n'aura pas de dessert si elle est pas sage. Mais non connard, je ne mange pas une tablette de chocolat blanc au p'tit déj.




Une à deux fois par an, si je mange une glace dans la rue ou un sandwich à midi en marchant, les piétons, me font des remarques, généralement des hommes profèrent des insultent et des femmes (c'est plus rare) qui me regardent genre "la pauvre, elle ne sait pas se retenir".

Je me rends compte que je tiens parfois mentalement presque le même discours mentalement à des gamines dans la rue, "ne mange pas ça, sinon illes vont te faire vivre un enfer."

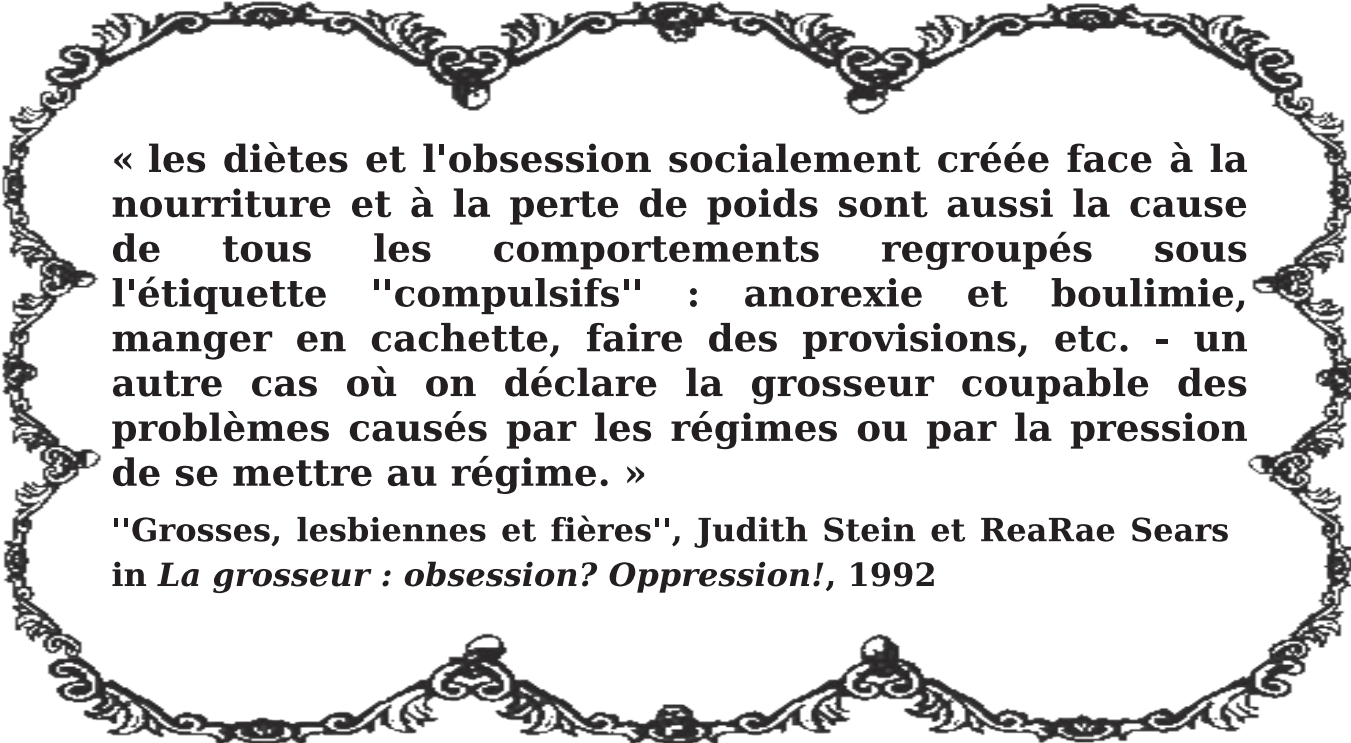
Plus de cent études ont tenté de prouver que les grosses mangent différemment que les minces, aucune n'y est parvenue.

Les régimes ont un taux d'échec de 96 à 99% sur une période de 5 ans, ce qui veut dire que le poids perdu est repris systématiquement dans les 5 ans.



« Un seul chercheur dans le cadre d'une autre recherche à séparé ses sujets selon qu'ils suivaient un régime ou non. Ce qui veut dire que les problèmes causés par les régimes peuvent être (et sont) attribués faussement à la grosseur. En fait, une étude d'une communauté italo-américaine de classe ouvrière (en Pennsylvanie) a prouvé que, dans un milieu où être gros était la norme, la fréquence des crises cardiaques était nettement plus basse que la moyenne américaine des personnes minces. Quand les jeunes de cette communauté sont allés dans d'autres milieux, où la grosseur était inacceptable, et qu'ils ont essayé de s'intégrer en suivant des régimes, la fréquence des crises cardiaques a rapidement augmenté pour atteindre la moyenne américaine des personnes grosses. Les crises cardiaques, la haute pression, sont des maladies reliées au stress. Les grosses vivent d'énormes tensions, tout le temps, à cause de la haine et du ridicule écrasant auxquels elles doivent faire face tous les jours. Nous soumettons notre organisme à un stress énorme en suivant de diètes à répétition. Ce sont ces tensions, pas la grosseur elle-même, qui sont la cause principale des maladies des grosses. »

"Grosses, lesbiennes et fières", Judith Stein et ReaRae Sears in *La grosseur : obsession? Oppression!*, 1992



« les diètes et l'obsession socialement créée face à la nourriture et à la perte de poids sont aussi la cause de tous les comportements regroupés sous l'étiquette "compulsifs" : anorexie et boulimie, manger en cachette, faire des provisions, etc. - un autre cas où on déclare la grosseur coupable des problèmes causés par les régimes ou par la pression de se mettre au régime. »


"Grosses, lesbiennes et fières", Judith Stein et ReaRae Sears in *La grosseur : obsession? Oppression!*, 1992

Selon un spécialiste des diètes renommé aux Etats-Unis, W.L. Adher, les personnes grosses qui veulent perdre du poids et se maintenir à leur poids "normal" doivent accepter la faim et l'insatisfaction de leur appétit comme mode de vie.

Les personnes grosses représentent selon le corps médical des risques pour les opérations chirurgicales, qu'on ne manque pas de nous rappeler à chaque fois qu'un souci médical se présente. Mais il existe toute une palette de chirurgie pour soit disant, perdre du poids.

♠ brochage de machoire, on ne peut pas consommer que du liquide : plus de 70 morts de la faim ont été attribués à des diètes aux protéines liquides.

♠ pontage intestinal où on enlève environ les $\frac{3}{4}$ de l'intestin pour que les aliments qu'une personne consomme passent dans le système digestif sans être digérés : cause des diarrhées à vie. Les opérés peuvent absorber à peu près 10 onces (environ 200g) de nourritures à la fois (une tasse et quart) au risque d'une rupture de l'estomac. Selon des statistiques le taux de décès relié à cette intervention est évalué à 6%.

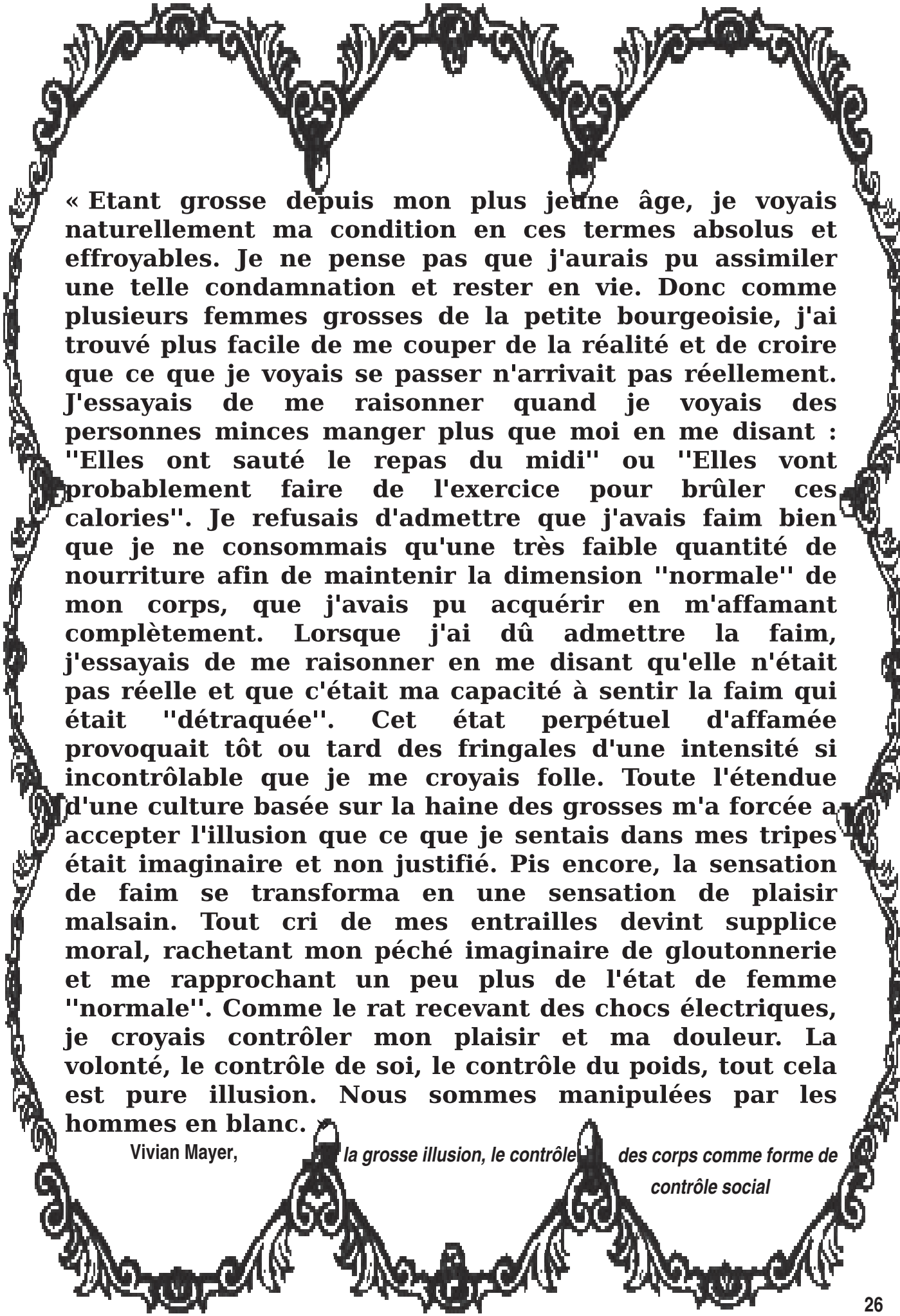


« Détériorer ses organes, comme s'il s'agissait de pièces mécaniques et de circuits, est le devoir inhérent au statut d'objet sexuel. L'utilité (sex-appeal) en est la seule vertu, la douleur importe peu. La relation établie entre les médecins et les femmes grosses est sadomasochiste. Se croyant inapte à se manipuler elle-même en tant qu'objet sexuel, la femme grosse abandonne finalement son pouvoir au médecin qui, lui, la manipule (la mutilé). Ses mâchoires seront ficelées avec du fil de fer. Ses tripes seront découpées en morceaux. Sa soumission n'est pas loin de ressembler à la passivité idéale. Inculquée à la plupart des femmes par le sexisme, voici la forme que prend le masochisme poussé à son maximum chez les grosses. Nous avons toutes été élevées selon le bon vieux principe : "Il faut souffrir pour être belle". Pour ce qui est de la souffrance, ce n'est qu'une question de degré. Suivant la rhétorique du sadomasochisme, par sa soumission à la douleur, la femme obtient un pouvoir absolu. Ce qu'elle obtient réellement c'est l'illusion d'exercer un contrôle sur elle-même. »

Vivian Mayer, *la grosse illusion, le contrôle des corps comme forme de contrôle social*.

« Qui se met à hurler? Personne. Parce qu'on nous dit qu'il vaut mieux mourir en essayant de maigrir que de vivre grosse. L'oppression des grosses est basée sur certaines prémisses, et l'une d'elles est qu'on peut faire quelque chose à propos de notre grosseur, que ça ne demande qu'un changement de nos habitudes alimentaires, que les grosses choisissent les mauvais aliments au mauvais moment pour les mauvaises raisons. »

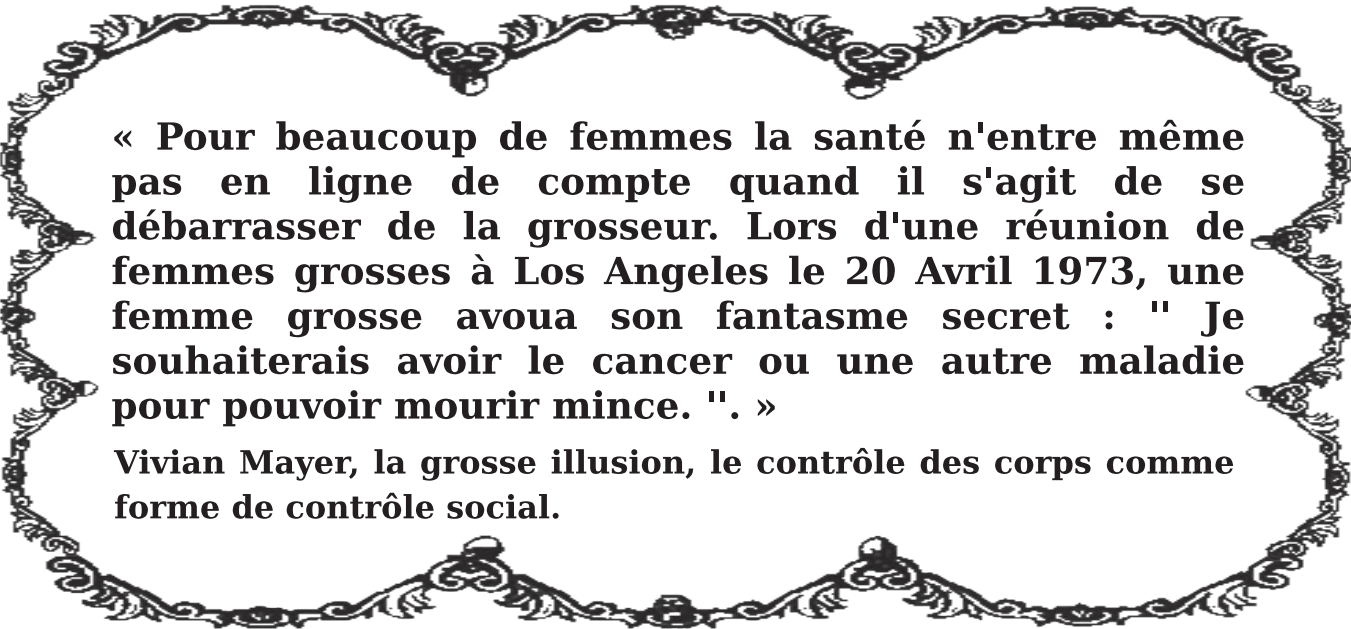
extrait d'un entretien de RaeRae Sears et Judith Stein, collectif *Second Waves*, 1981

A decorative border with a repeating floral and scrollwork pattern surrounds the text.

« Etant grosse depuis mon plus jeune âge, je voyais naturellement ma condition en ces termes absolus et effroyables. Je ne pense pas que j'aurais pu assimiler une telle condamnation et rester en vie. Donc comme plusieurs femmes grosses de la petite bourgeoisie, j'ai trouvé plus facile de me couper de la réalité et de croire que ce que je voyais se passer n'arrivait pas réellement. J'essayais de me raisonner quand je voyais des personnes minces manger plus que moi en me disant : "Elles ont sauté le repas du midi" ou "Elles vont probablement faire de l'exercice pour brûler ces calories". Je refusais d'admettre que j'avais faim bien que je ne consommais qu'une très faible quantité de nourriture afin de maintenir la dimension "normale" de mon corps, que j'avais pu acquérir en m'affamant complètement. Lorsque j'ai dû admettre la faim, j'essayais de me raisonner en me disant qu'elle n'était pas réelle et que c'était ma capacité à sentir la faim qui était "détraquée". Cet état perpétuel d'affamée provoquait tôt ou tard des fringales d'une intensité si incontrôlable que je me croyais folle. Toute l'étendue d'une culture basée sur la haine des grosses m'a forcée à accepter l'illusion que ce que je sentais dans mes tripes était imaginaire et non justifié. Pis encore, la sensation de faim se transforma en une sensation de plaisir malsain. Tout cri de mes entrailles devint supplice moral, rachetant mon péché imaginaire de glotonnerie et me rapprochant un peu plus de l'état de femme "normale". Comme le rat recevant des chocs électriques, je croyais contrôler mon plaisir et ma douleur. La volonté, le contrôle de soi, le contrôle du poids, tout cela est pure illusion. Nous sommes manipulées par les hommes en blanc.

Vivian Mayer,

la grosse illusion, le contrôle des corps comme forme de contrôle social



« Pour beaucoup de femmes la santé n'entre même pas en ligne de compte quand il s'agit de se débarrasser de la grosseur. Lors d'une réunion de femmes grosses à Los Angeles le 20 Avril 1973, une femme grosse avoua son fantasme secret : " Je souhaiterais avoir le cancer ou une autre maladie pour pouvoir mourir mince. ". »

Vivian Mayer, la grosse illusion, le contrôle des corps comme forme de contrôle social.

Le sport, un calvaire normatif

Le sport est, pour moi, un cercle vicieux. L'argument était souvent que je ne faisais pas assez de sport, du moins quand j'étais petite. Pourtant j'ai fait de la gym, de la danse, du judo, de l'escrime, de l'escalade, de la natation pendant ma primaire en plus du sport à l'école. Rien ne m'a jamais vraiment fait maigrir, alors j'ai assez vite compris la fourberie.

J'ai aussi compris que peu importe ce que je pourrais faire ou dire, on me verrait toujours comme une gamine regardant des dessins animés sur un canapé, un paquet de chips dans une main et de la glace dans l'autre. Mais elles ne se sont jamais dit que la glace et les chips mélangés c'est dégueu?

Le sport donc, ça a été le dédain des profs qui de toutes façons refusent même de remarquer ma présence, qui refusent d'adapter leurs barèmes, les mauvaises notes. Parce que l'important n'est ni de faire de l'exercice en vue d'une prétendue bonne santé, ni de se sentir bien, c'est d'aller plus vite, plus haut, d'être plus fort.e que les autres. Le souci c'est que j'ai toujours eu l'impression que si je n'y arrivais pas c'était parce que j'étais grosse.

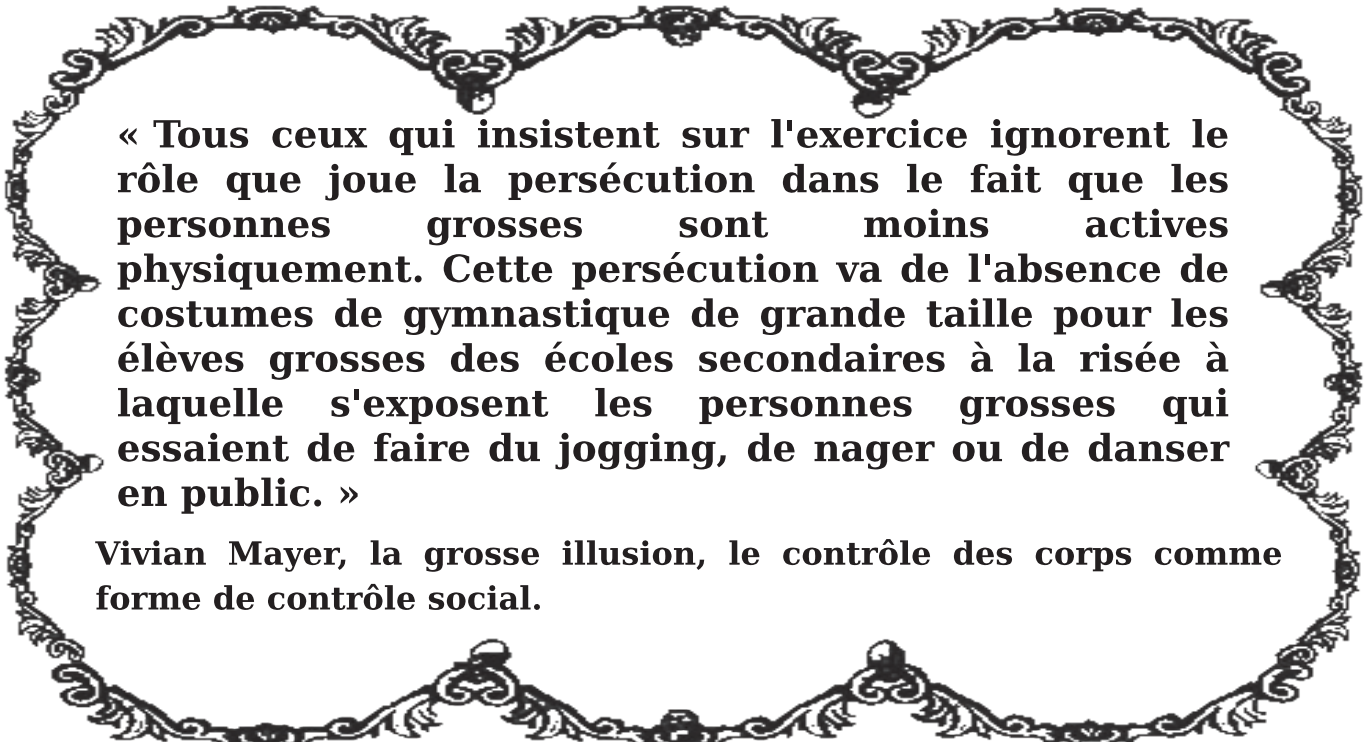
Maintenant, je vois les choses d'un autre œil, je me dis que c'est aussi parce qu'on ne m'a jamais appris à me servir de mon corps, parce que, de fait, ceux qui devaient m'apprendre ne lui ont jamais fait confiance et ont toujours pensé que cela ne servirait à rien.

J'ai vite intégré tout ça, et je me suis dit que ça ne servait à rien de subir l'humiliation de l'échec, du raté. Parce que chaque raté a été associé inévitablement à mon poids, j'ai assez vite arrêté d'essayer et je continue à le faire et même de plus en plus.

Le sport à l'école par exemple, c'est le lieu de l'expérience de son corps « toustes ensemble ». On court toustes ensemble, on saute toustes ensemble, on lance la balle toustes ensemble et surtout on prend bien soin de comparer les résultats. C'est le moment où un corps se retrouve en compétition avec d'autres corps, souvent différents du sien. C'est le moment où on se rend bien compte des différences, et aussi de ce qui est hors-norme. C'est le moment où on se place sous le regard de l'autre entièrement, y compris dans ses échecs.

Alors j'ai renoncé au sport.

Le sport c'est aussi le moment des vestiaires, et des corps qui se déshabillent. Se déshabiller sans se montrer, sans se pencher pour ne pas plisser, se dépêcher, se cacher sans en avoir l'air sinon ça veut dire qu'on ne s'assume pas, et assumer qu'on ne s'assume pas c'est donner une arme aux autres, c'est reconnaître une différence.

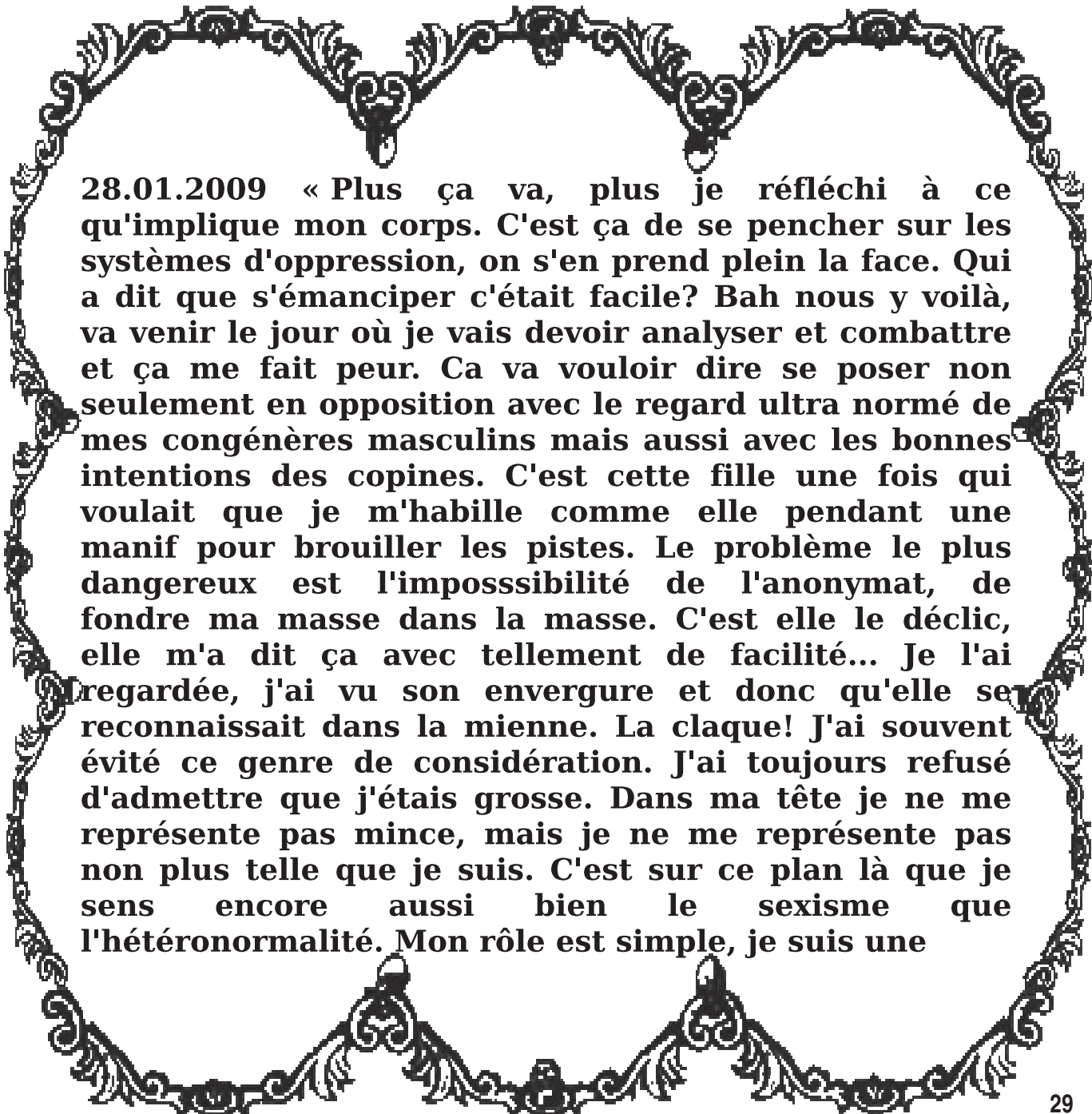


« Tous ceux qui insistent sur l'exercice ignorent le rôle que joue la persécution dans le fait que les personnes grosses sont moins actives physiquement. Cette persécution va de l'absence de costumes de gymnastique de grande taille pour les élèves grosses des écoles secondaires à la risée à laquelle s'exposent les personnes grosses qui essaient de faire du jogging, de nager ou de danser en public. »

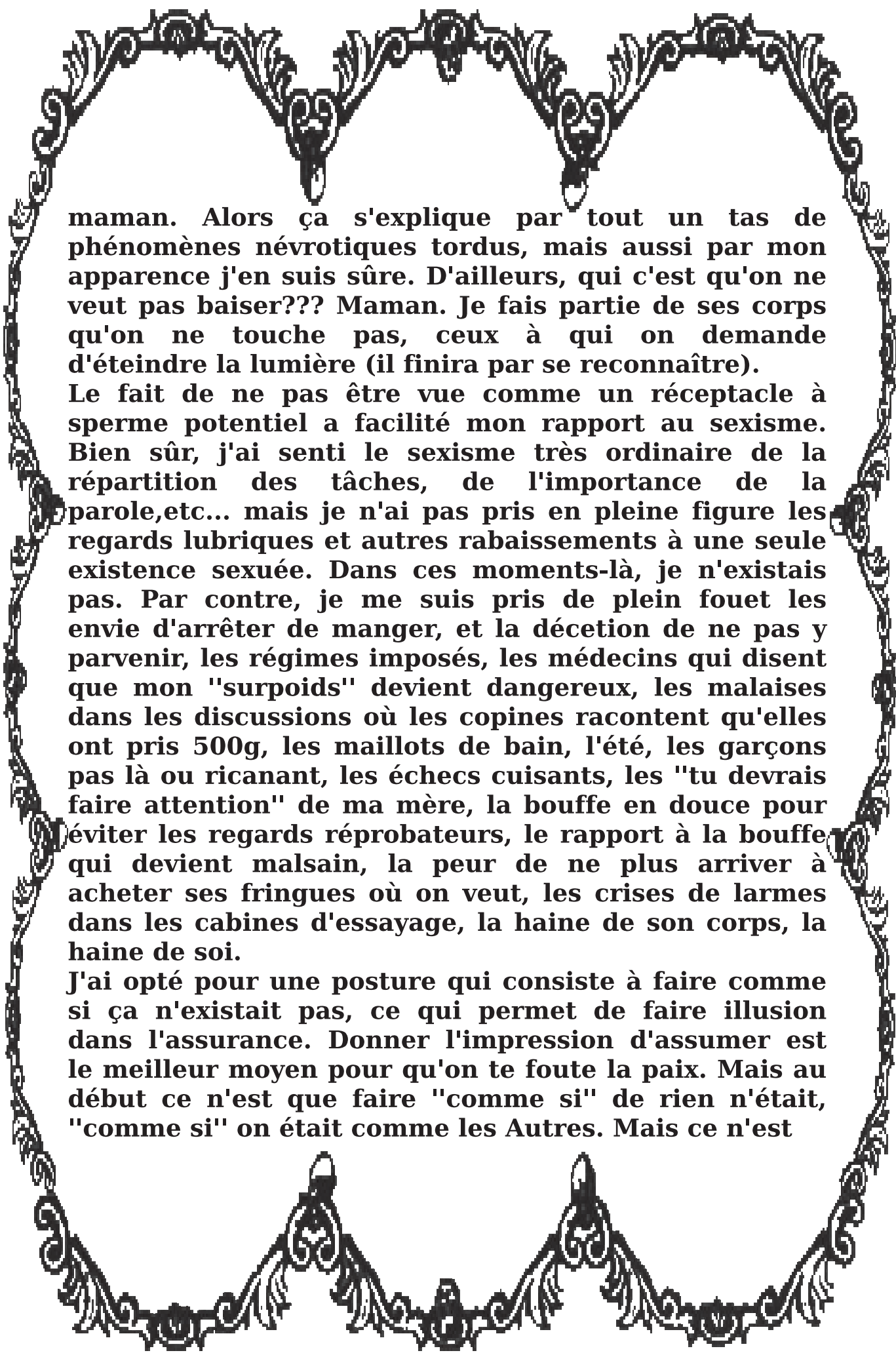
Vivian Mayer, la grosse illusion, le contrôle des corps comme forme de contrôle social.

Corps, police et activisme

J'évolue dans des sphères politiques, militantes, activistes, qu'importe. Bref, dans des milieux qui sont de plus en plus surveillés. J'en suis arrivée à la conclusion que l'anonymat m'est impossible. Dans la ville où je vis, je pourrai être toute en noir entourée de 50, 100 personnes toutes en noir, je serai quand même identifiable par ma silhouette. Je reste grosse au milieu d'un entourage sveltestime. Il est peut-être temps de se demander pourquoi ces milieux sont aussi normés malgré toutes nos prétentions de déconstruction.



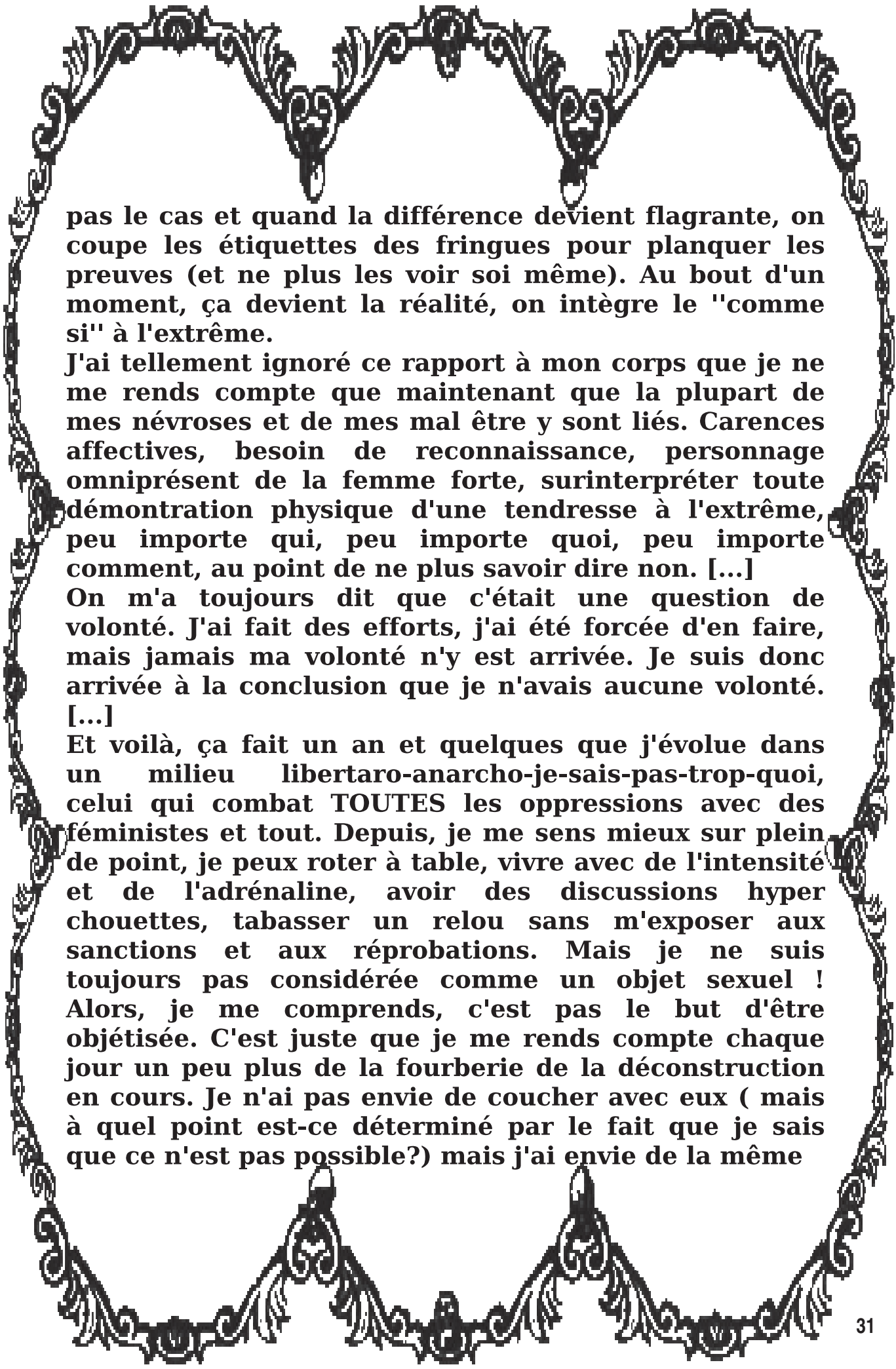
28.01.2009 « Plus ça va, plus je réfléchis à ce qu'implique mon corps. C'est ça de se pencher sur les systèmes d'oppression, on s'en prend plein la face. Qui a dit que s'émanciper c'était facile? Bah nous y voilà, va venir le jour où je vais devoir analyser et combattre et ça me fait peur. Ça va vouloir dire se poser non seulement en opposition avec le regard ultra normé de mes congénères masculins mais aussi avec les bonnes intentions des copines. C'est cette fille une fois qui voulait que je m'habille comme elle pendant une manif pour brouiller les pistes. Le problème le plus dangereux est l'impossibilité de l'anonymat, de fondre ma masse dans la masse. C'est elle le déclic, elle m'a dit ça avec tellement de facilité... Je l'ai regardée, j'ai vu son envergure et donc qu'elle se reconnaissait dans la mienne. La claque! J'ai souvent évité ce genre de considération. J'ai toujours refusé d'admettre que j'étais grosse. Dans ma tête je ne me représente pas mince, mais je ne me représente pas non plus telle que je suis. C'est sur ce plan là que je sens encore aussi bien le sexisme que l'hétéronormalité. Mon rôle est simple, je suis une

A decorative border with a repeating floral and scrollwork pattern, framing the text. It features stylized leaves and circular motifs.

maman. Alors ça s'explique par tout un tas de phénomènes névrotiques tordus, mais aussi par mon apparence j'en suis sûre. D'ailleurs, qui c'est qu'on ne veut pas baiser??? Maman. Je fais partie de ses corps qu'on ne touche pas, ceux à qui on demande d'éteindre la lumière (il finira par se reconnaître).

Le fait de ne pas être vue comme un réceptacle à sperme potentiel a facilité mon rapport au sexisme. Bien sûr, j'ai senti le sexisme très ordinaire de la répartition des tâches, de l'importance de la parole, etc... mais je n'ai pas pris en pleine figure les regards lubriques et autres rabaissements à une seule existence sexuée. Dans ces moments-là, je n'existais pas. Par contre, je me suis pris de plein fouet les envie d'arrêter de manger, et la déception de ne pas y parvenir, les régimes imposés, les médecins qui disent que mon "surpoids" devient dangereux, les malaises dans les discussions où les copines racontent qu'elles ont pris 500g, les maillots de bain, l'été, les garçons pas là ou ricanant, les échecs cuisants, les "tu devrais faire attention" de ma mère, la bouffe en douce pour éviter les regards réprobateurs, le rapport à la bouffe qui devient malsain, la peur de ne plus arriver à acheter ses fringues où on veut, les crises de larmes dans les cabines d'essayage, la haine de son corps, la haine de soi.

J'ai opté pour une posture qui consiste à faire comme si ça n'existait pas, ce qui permet de faire illusion dans l'assurance. Donner l'impression d'assumer est le meilleur moyen pour qu'on te foute la paix. Mais au début ce n'est que faire "comme si" de rien n'était, "comme si" on était comme les Autres. Mais ce n'est

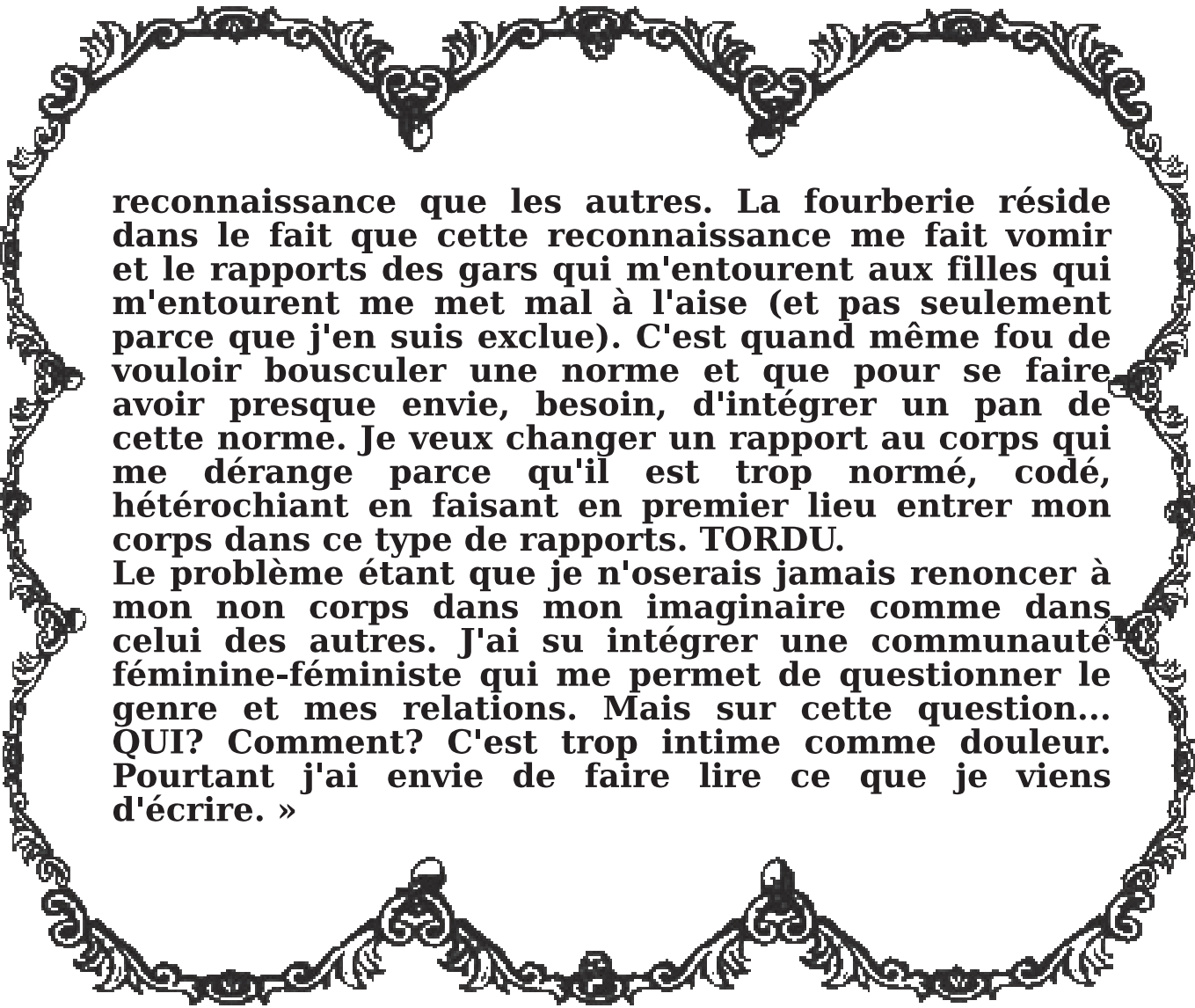
A decorative border with a repeating floral and scrollwork pattern, framing the text.

pas le cas et quand la différence devient flagrante, on coupe les étiquettes des fringues pour planquer les preuves (et ne plus les voir soi même). Au bout d'un moment, ça devient la réalité, on intègre le "comme si" à l'extrême.

J'ai tellement ignoré ce rapport à mon corps que je ne me rends compte que maintenant que la plupart de mes névroses et de mes mal être y sont liés. Carences affectives, besoin de reconnaissance, personnage omniprésent de la femme forte, surinterpréter toute démonstration physique d'une tendresse à l'extrême, peu importe qui, peu importe quoi, peu importe comment, au point de ne plus savoir dire non. [...]

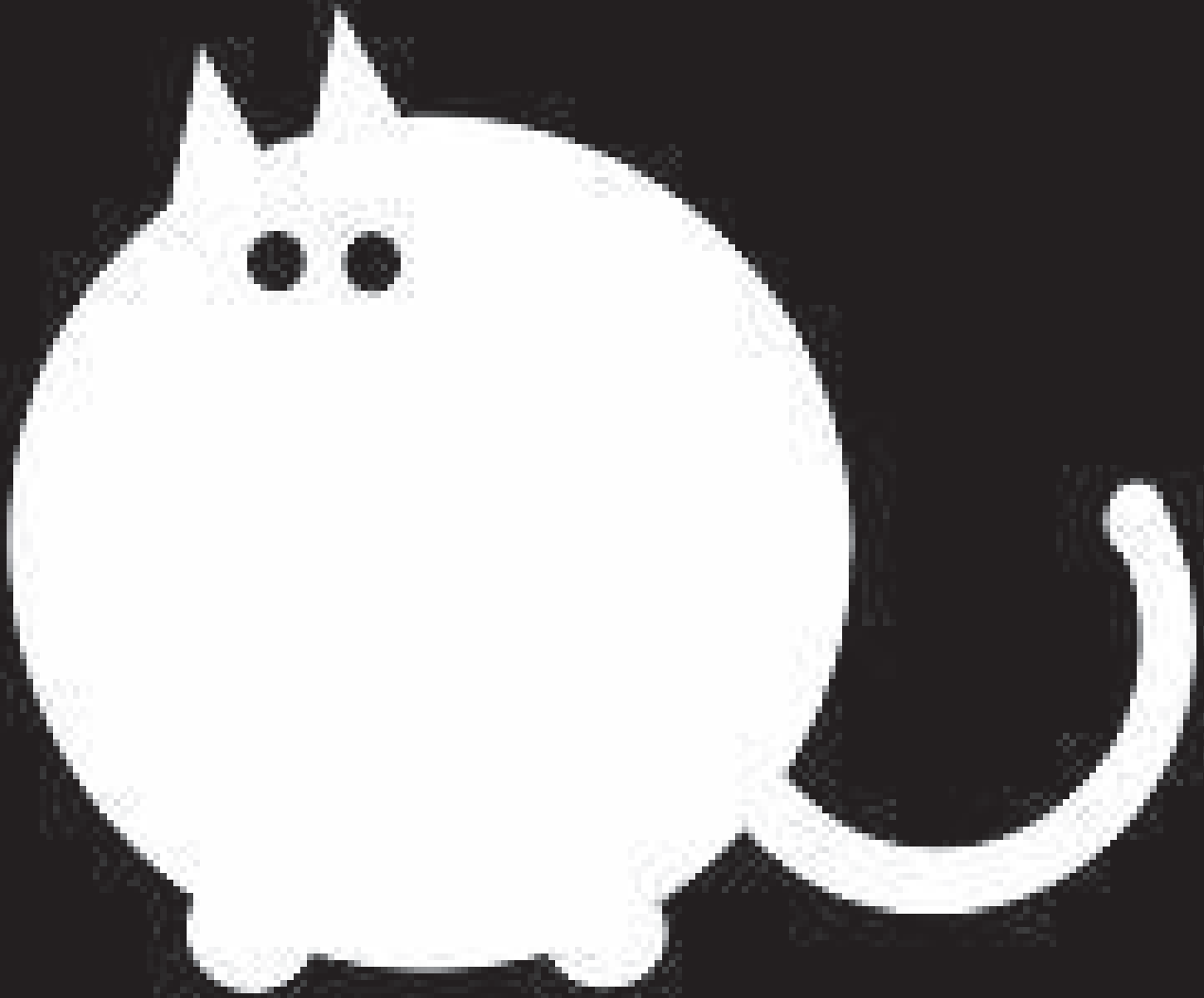
On m'a toujours dit que c'était une question de volonté. J'ai fait des efforts, j'ai été forcée d'en faire, mais jamais ma volonté n'y est arrivée. Je suis donc arrivée à la conclusion que je n'avais aucune volonté. [...]

Et voilà, ça fait un an et quelques que j'évolue dans un milieu libertaro-anarcho-je-sais-pas-trop-quoi, celui qui combat TOUTES les oppressions avec des féministes et tout. Depuis, je me sens mieux sur plein de point, je peux roter à table, vivre avec de l'intensité et de l'adrénaline, avoir des discussions hyper chouettes, tabasser un relou sans m'exposer aux sanctions et aux réprobations. Mais je ne suis toujours pas considérée comme un objet sexuel ! Alors, je me comprends, c'est pas le but d'être objétisée. C'est juste que je me rends compte chaque jour un peu plus de la fourberie de la déconstruction en cours. Je n'ai pas envie de coucher avec eux (mais à quel point est-ce déterminé par le fait que je sais que ce n'est pas possible?) mais j'ai envie de la même

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, framing the text. It features repeating motifs of leaves and flowers, creating a classic, ornate frame.

reconnaissance que les autres. La fourberie réside dans le fait que cette reconnaissance me fait vomir et le rapports des gars qui m'entourent aux filles qui m'entourent me met mal à l'aise (et pas seulement parce que j'en suis exclue). C'est quand même fou de vouloir bousculer une norme et que pour se faire avoir presque envie, besoin, d'intégrer un pan de cette norme. Je veux changer un rapport au corps qui me dérange parce qu'il est trop normé, codé, hétérochiant en faisant en premier lieu entrer mon corps dans ce type de rapports. TORDU.

Le problème étant que je n'oserais jamais renoncer à mon non corps dans mon imaginaire comme dans celui des autres. J'ai su intégrer une communauté féminine-féministe qui me permet de questionner le genre et mes relations. Mais sur cette question... QUI? Comment? C'est trop intime comme douleur. Pourtant j'ai envie de faire lire ce que je viens d'écrire. »



**Salé grosse féministe
tant qu'il le faudra !**